

Les enquêtes de Maximime et Vincent

13 - Stéfane joue au maitre, suite...



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance
avec des faits réels ou ayant existé n'est
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux !

Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits : pixabay.com

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

septembre 2015

septembre 2019

Introduction

Prenez un château, ou, disons mieux, une villa de maître, un garage avec de belles voitures de collection, un séjour avec des tableaux inestimables et voilà de quoi attirer les convoitises...

Comment donc passer inaperçu aux yeux de tous, et voler des tableaux sans que cela ne se voie ?

Stéfane Dafflon, alias de Raoul Petit est un maître de l'astuce pour réaliser un tour pareil. Même Delaroche n'y a vu que du feu, ou un flou complet... et pas mieux que les agents de faction.

Il aura fallu un amateur journaliste passionné par les exploits du personnage pour trouver et comprendre l'astuce, une astuce que connaissait pourtant Delaroche.

Et si on cherchait un autre château, lequel choisir ?

Affaires à suivre, donc...
Et on retourne d'abord à Céligny...

Chapitre 4 : le face à face

Un soir de juillet, il faisait une chaleur d'orage.
 Vincent n'avait pas envie de sortir. Fenêtres ouvertes,
 lampe allumée, il s'est installé dans un fauteuil.
 Il n'avait pas encore lu les journaux du jour.
 Bien entendu, on y parlait de Stéphane Dafflon.

Depuis la tentative de meurtre dont le pauvre Isidore
 Bielmann avait été victime, il ne s'était pas passé un jour
 sans qu'il ait été question de l'affaire du château Michel.
 Une rubrique presque quotidienne lui était consacrée.

Spécialistes et techniciens du crime, magistrats et anciens
 chefs de la Police, des enquêteurs en herbe, chacun avait
 sa théorie et la publiait en copieux messages dans le courrier
 des lecteurs. Chacun reprenait et complétait l'instruction.
 Et tout cela sur la parole de Isidore Bielmann,
 élève au lycée de Morges.

Vraiment, si on possédait les éléments complets de
 la vérité... le mystère restait complet.

On connaissait la cachette où Stéphane Dafflon s'était réfugié
 et, là-dessus, aucun doute.

Comme dans ce garage, on avait retrouvé le cadavre de
 Étienne de Vauderens, lequel était bel et bien Stéphane
 Dafflon, ainsi que l'instruction l'a prouvé, l'identité de
 Stéphane Dafflon et du blessé recevait encore là
 un supplément de démonstration.

Donc, Stéphane Dafflon mort, le cadavre de Mademoiselle Raymonde qui avait été reconnu grâce à la gourmante qu'elle portait au poignet, le drame était fini. Et pourtant, il ne l'était pas.

Il ne l'était pour personne, puisque Bielmann avait dit le contraire. On ne savait pas en quoi il n'était pas fini, mais, sur la parole du jeune homme, le mystère demeurait entier. Le témoignage de la réalité ne prévalait pas contre l'affirmation d'un Bielmann. Il y avait quelque chose que l'on ignorait, et ce quelque chose, on ne doutait pas qu'il ne soit en mesure de l'expliquer victorieusement.

Aussi, avec quelle anxiété, on attendait les bulletins de santé que publiaient les médecins. Quelle désolation, durant les premiers jours, quand on crut sa vie en danger ! Et quel enthousiasme le matin où les journaux annoncèrent qu'il n'y avait plus rien à craindre !

Les moindres détails passionnaient la foule. On s'attendrissait à le voir soigné par son vieux père, et l'on admirait le dévouement de Mademoiselle Michel qui passait des nuits au chevet du blessé. Après, c'était la convalescence rapide et joyeuse.

Enfin, on allait savoir ! On saurait ce que Bielmann avait promis de révéler, et les mots définitifs que le couteau du criminel l'avait empêché de prononcer ! Et l'on saurait aussi tout ce qui demeurait inaccessible aux efforts de la justice.

Le dimanche, l'inspecteur Girard n'était pas rentré chez lui, le lundi non plus, et pas davantage depuis six semaines.

À Berne, le lundi à 16 heures, Maximine Delaroche prenait un taxi pour se rendre à la gare. À peine était-il monté qu'il essayait de descendre, averti probablement du péril.

Deux individus pénétraient la voiture de droite et de gauche, le renversaient et le maintenaient entre eux. Et cela, devant dix témoins qui n'avaient pas le temps de s'interposer. Le taxi s'en est allé. Et après ? Après, rien.

On ne savait rien.

Et peut-être aussi, par Bielmann, aurait-on l'explication complète du document, de ce papier mystérieux auquel le greffier Brédoux attachait assez d'importance pour le reprendre, à coups de couteau.

"Le problème de l'aiguille creuse", comme l'appelaient les innombrables enquêteurs en herbe qui, penchés sur les chiffres et sur les points, tâchaient de leur trouver une signification...

L'aiguille creuse !, une association déconcertante de deux mots, une incompréhensible question que posait ce morceau de papier dont la provenance même était inconnue !

Était-ce une expression insignifiante, le rébus d'un écolier qui barbouille d'encre un coin de feuille ? Ou bien, était-ce deux mots magiques par lesquels toute la grande aventure de l'aventurier Stéphane Dafflon prendrait son véritable sens ?

On ne savait rien... et on allait savoir.

Pour cette enquête, on avait loué un appartement pour Maximine Delaroche et Vincent Dupertuis. C'était plus simple à cause des déplacements fréquents.

Chaque matin, Vincent apportait les journaux.

Depuis plusieurs jours, les journaux annonçaient l'arrivée de Biemann. La lutte était près de recommencer, et, cette fois, implacable de la part du jeune homme qui brûlait de prendre sa revanche.

Et justement, son nom, en gros caractères, attirait l'attention de Maximine. Le 24 Heures inscrivait en tête de ses colonnes la note suivante :

Nous avons obtenu de Monsieur Isidore Biemann qu'il nous réserve la primeur de ses révélations. Demain, mercredi, avant même que la justice en soit informée, Le 24 Heures publiera la vérité intégrale sur le drame Michel.

Maximine sursaute alors en voyant celui qui était assis à côté de lui. C'était un homme jeune, au visage énergique, aux longs cheveux blonds, et dont la barbe se divisait en deux pointes courtes. Son costume rappelait le costume sobre d'un prêtre, et toute sa personne, d'ailleurs, avait quelque chose d'austère et de grave qui inspirait le respect. Il lui demande qui il est... et comme il ne répondait pas... et répète sa question en ajoutant de savoir comment il était entré.

L'homme le regarde et lui demande s'il ne le reconnaît pas, pourtant, c'était un de ses amis qu'il lui dit, mais Maximine ne le reconnaît pas du tout... et subitement, il lui vient une réflexion totalement impossible... non, il ne pouvait pas être là devant lui, non, ce n'était pas Stéphane Dafflon !

Maximime frissonnait...

...: Il ne se peut pas que ce soit moi, parce que je suis mort, hein, et que vous ne croyez pas aux revenants ?

Est-ce que je suis de ceux qui meurent, moi ?

Mourir ainsi, d'une balle tirée dans le dos, par une jeune fille ! Vraiment, c'est mal me juger ! Comme si, moi,

je consentirais à une pareille fin !

M: C'est donc vous ! Je ne parviens pas à vous reconnaître...

...

...: Alors, je suis tranquille. Si le seul homme à qui je me sois montré sous mon véritable aspect ne me reconnaît pas aujourd'hui, toute personne qui me verra désormais tel que je suis aujourd'hui ne me reconnaîtra pas non plus quand elle me verra sous mon réel aspect... si tant est que j'aie un réel aspect...

...

Maximime retrouvait la voix, maintenant qu'il n'en changeait plus le timbre, et il retrouvait aussi des yeux, et l'expression d'un visage, et tout une attitude, et l'être lui-même, à travers l'apparence dont il s'était enveloppé...

M: Vous êtes... Stéphane Dafflon ! ?

S: Oui, Stéphane Dafflon... le seul et unique, je suis de retour du royaume des ombres, puisqu'il paraît que j'ai agonisé et trépassé dans une cache secrète. Je suis vivant agissant de toute ma volonté, heureux et libre, et plus que jamais résolu à jouir de cette heureuse indépendance dans un monde où il n'a jusqu'ici rencontré que faveur et que privilège...

...

M: Eh bien, c'est bien vous, et plus allègre que le jour où j'ai eu le plaisir de vous voir l'an dernier... je vous en félicite !

S: Taisez-vous, ce passé est bien loin...

M: C'était il y a un an...

S: C'était il y a dix ans, les années de Stéphane Dafflon comptent dix fois plus que les autres...

...

Maximine n'insiste pas et change de conversation...

M: Comment donc êtes-vous entré ?

S: Mon Dieu, comme tout le monde, par la porte.
Puis, j'ai traversé le couloir et me voici...

M: Soit, mais la clé de la porte ?

S: Il n'y a pas de porte pour moi, vous le savez.
J'avais besoin de votre appartement, je suis entré...

M: Mais voyons, et dois-je vous laisser ?

S: Oh !, non, vous ne serez pas de trop. Je peux même vous dire que la soirée sera intéressante...

M: Vous attendez quelqu'un ?

S: Oui, j'ai donné rendez-vous ici à 20 heures...

M: 20 heures... et si le message est arrivé,
la personne ne devrait pas tarder...

...

Le gong retentit, dans le hall d'entrée...

S: Que vous avais-je dit ? Non, ne vous dérangez pas...
j'irai moi-même...

...

Avec qui, diable, pouvait-il avoir pris rendez-vous ?

À quelle scène dramatique ou burlesque Maximine allait-il assister ? Pour que Stéphane lui-même la considère comme digne d'intérêt, il fallait que la situation soit quelque peu exceptionnelle.

Au bout d'un instant, il revient, et s'efface devant un jeune homme, mince, grand, et très pâle de visage. Sans une parole, avec une certaine solennité dans les gestes qui troublait, Stéphane enclenche toutes les lampes. La pièce a été inondée de lumière.

Alors, les deux hommes se regardent, profondément, comme si, de tout l'effort de leurs yeux ardents, ils essayaient de pénétrer l'un dans l'autre. Et c'était un spectacle impressionnant que de les voir ainsi graves et silencieux.

Mais qui donc pouvait être ce nouveau venu ?

Au moment même où Maximine était sur le point de le deviner, par la ressemblance qu'il offrait, Stéphane Dafflon se tourne...

S: Cher ami, je vous présente Monsieur Isidore Bielinann...

...

Et aussitôt, s'adressant au jeune homme...

M: Oui, c'est juste...

S: Ah, je dois vous remercier, Monsieur Bielinann, d'abord d'avoir bien voulu retarder vos révélations jusqu'après cette entrevue, et ensuite, de m'avoir accordé cette entrevue avec tant de bonne grâce...

...

Bielmann sourit...

I: Je vous prierais de remarquer que ma bonne grâce consiste surtout à obéir à vos ordres. La menace que vous me faisiez était d'autant plus péremptoire qu'elle ne s'adressait pas à moi, mais qu'elle visait mon père...

S: Ma foi, on agit comme on peut, et il faut bien se servir des moyens d'action que l'on possède. Je savais par expérience que votre propre sécurité vous était indifférente, puisque vous avez résisté aux arguments de Monsieur Brédoux. Restait donc votre père... un père que vous affectionnez vivement... J'ai joué sur cette corde-là...

I: Et me voici...

...

Maximine les fait s'asseoir...

S: En tout cas, Monsieur Bielmann, si vous n'acceptez pas mes remerciements, vous ne repousserez sans doute pas mes excuses...

I: Des excuses ! Et pourquoi, Monsieur ?

S: Pour la brutalité dont le Monsieur Brédoux a fait preuve à votre endroit...

I: J'avoue que l'acte m'a surpris. Ce n'était pas votre manière d'agir. Un coup de couteau...

S: Aussi, n'y suis-je pour rien. Monsieur Brédoux est une nouvelle recrue. Mes amis, pendant le temps qu'ils ont eu la direction de nos affaires, ont pensé qu'il pouvait nous être utile de gagner à notre cause le greffier de l'agent qui menait l'instruction...

I: Vos amis n'avaient pas tort...

...

S: En effet, Brédoux que l'on avait spécialement attaché à votre personne nous a été précieux. Mais, avec cette ardeur propre à tout néophyte qui veut se distinguer, il a poussé le zèle un peu loin, et contrariait mes plans en se permettant, de sa propre initiative, de vous frapper...

I: Oh !, c'est là un petit malheur...

S: Mais non, et je l'ai sévèrement réprimandé. Je dois dire, cependant, en sa faveur, qu'il a été pris au dépourvu par la rapidité inattendue de votre enquête. Vous nous auriez laissé quelques heures de plus que vous auriez échappé à cet attentat impardonnable...

I: Et que j'aurais eu le grand avantage, sans doute, de subir le sort de l'inspecteur Girard ?

S: Précisément ! Et moi, je n'aurais pas connu les affres cruelles que votre blessure m'a causées. Au jour d'hui encore, votre pâleur m'est un remords cuisant. Vous ne m'en voulez plus ?

I: La preuve de confiance est celle que vous me donnez en vous livrant à moi sans condition, car il m'aurait été si facile d'amener quelques amis de l'inspecteur Girard !

...

Parlait-il sérieusement ? Maximine était fort dérouté. La lutte entre ces deux hommes commençait d'une façon à laquelle il ne comprenait rien.

Maximine qui avait assisté à la première rencontre de Stéphane Dafflon dans le café de la gare, et il ne pouvait s'empêcher de se rappeler l'allure hautaine du combattant. Ici, rien de pareil, mais Stéphane Dafflon n'avait pas changé.

Mais à quel étrange adversaire se heurtait-il ?
Était-ce même un adversaire ?

Vraiment, il n'en avait ni le ton ni l'apparence.
Très calme, mais d'un calme réel, qui ne masquait
pas l'emportement d'un homme qui se contient, très poli, mais
sans exagération, souriant, mais sans raillerie, il offrait
le plus parfait contraste, si parfait même qu'il lui semblait
aussi dérouter. On aurait dit aussi qu'il lui manquait quelque
chose. Il avait l'air de chercher, d'attendre.

Quoi ? Quel secours ?

On sonne de nouveau.
Vivement, Stéphane va ouvrir.

Il revient avec une lettre. Elle contenait un message.
Son visage s'est éclairé, il se redresse, et Maximine a vu
les veines de son front qui se gonflaient. C'était l'athlète
que l'on retrouvait, le dominateur, sûr de lui, maître
des événements et maître des personnes. Il étale le message
sur la table, et le frappant d'un coup de poing...

S: Maintenant, Monsieur Bielinmann, à nous deux !

Bielinmann s'est mis à l'écoute, et Stéphane commence,
d'une voix mesurée, mais sèche et volontaire...
Bielinmann semblait de plus en plus surpris...

I: Je vous imaginais tout autre... Pourquoi de la colère
et des menaces ? Sommes-nous donc ennemis parce
que les circonstances nous opposent l'un à l'autre ?
Ennemis... pourquoi ?

...

Stéfane était un peu décontenancé, mais...

S: Écoutez, mon petit, il ne s'agit pas de choisir ses expressions. Il s'agit d'un fait certain, indiscutable. Depuis dix ans, je ne me suis pas encore heurté à un adversaire de votre force; avec l'inspecteur Girard, avec Maximine Delaroché, j'ai joué comme avec des enfants. Avec vous, je suis obligé de me défendre, je dirai plus, de reculer...

Oui, à l'heure présente, vous et moi, nous savons très bien que je dois me considérer comme le vaincu.

Vous l'emportez sur moi. Mes plans sont bouleversés.

Ce que j'ai tâché de laisser dans l'ombre, vous l'avez mis en pleine lumière. Vous me gênez, vous me barrez le chemin. Eh bien !, j'en ai assez... Brédoux vous l'a dit inutilement. Moi, je vous le redis, en insistant pour que vous en teniez compte. J'en ai assez !

...

Bielmann hoche la tête.

I: Mais, enfin, que voulez-vous ?

S: La paix !, chacun chez soi, dans son domaine !

I: C'est à dire, vous, libre de cambrioler à votre aise, et moi, libre de retourner à mes études...

S: À vos études... à ce que vous voudrez... cela ne me regarde pas... mais, vous me laisserez la paix... je veux la paix...

I: En quoi puis-je la troubler maintenant ?

...

Stéfane Dafflon lui saisit la main avec violence...

S: Vous le savez bien ! Ne feignez pas de ne pas le savoir. Vous êtes actuellement possesseur d'un secret auquel j'attache la plus haute importance...

S: Ce secret, vous étiez en droit de le deviner, mais vous n'avez aucun droit à le rendre public...

I: Êtes-vous sûr que je le connaisse ?

S: Vous le connaissez, j'en suis sûr: jour par jour, heure par heure, j'ai suivi la marche de votre pensée et les progrès de votre enquête. À l'instant même où Brédoux vous a frappé, vous alliez tout dire. Par sollicitude pour votre père, vous avez ensuite retardé vos révélations. Mais aujourd'hui, elles sont promises au journal que voici. L'article est prêt. Demain il paraît...

I: C'est juste...

...

Stéfane Dafflon se lève, et d'un geste de sa main affirme qu'il ne paraîtra pas, mais Isidore le contredit en se levant d'un coup.

Les deux hommes étaient dressés l'un contre l'autre. Maximine a eu l'impression d'un choc, comme s'ils s'étaient empoignés à bras-le-corps. Une énergie subite enflammait Bielinmann. On aurait dit qu'une étincelle avait allumé en lui des sentiments nouveaux, l'audace, l'amour-propre, la volupté de la lutte, l'ivresse du péril.

Quant à Stéfane Dafflon, Maximine sentait, au rayonnement de son regard, sa joie de duelliste qui rencontre enfin l'épée du rival détesté.

Alors, paraîtra ou ne paraîtra pas ?

Isidore précise que s'il n'est pas présent au journal à minuit, l'article sera publié.

La colère de Stéphane fermentait, visible, terrifiante.
Bielmann ricane, inoqueur à son tour, et grisé par son triomphe...

S: Tais-toi donc, moutard, tu ne sais donc pas qui je suis ?,
et que si je voulais... ma parole, il ose rire !

...

Un grand silence tombe alors entre eux.
Puis Stéphane Dafflon s'avance, et d'une voix sourde,
ses yeux dans les yeux de Bielmann...

S: Tu vas courir au 24 Heures...

I: Non !

S: Tu vas déchirer ton article !

I: Non !

S: Tu verras le rédacteur en chef...

I: Non !

S: Tu lui diras que tu t'es trompé...

I: Non !

S: Et tu écriras un autre article, où tu donneras
la version officielle, celle que tous ont acceptée...

I: Encore non !

...

Stéphane Dafflon saisit une règle en fer qui se trouvait sur
la table, et sans effort la brise net.

Sa pâleur était effrayante. Il essuie des gouttes
de sueur qui perlaient à son front. Lui qui n'avait jamais
connu de résistance à ses volontés, l'entêtement de
cet enfant le rendait fou.

Stéfane serre alors ses mains sur l'épaule de Bielinann et scande...

S: Tu feras tout cela, Bielinann, tu diras que tes dernières découvertes t'ont convaincu de ma mort, qu'il n'y a pas là-dessus le moindre doute. Tu le diras parce que je le veux, parce qu'il faut que l'on croie que je suis mort. Tu le diras surtout parce que si tu ne le dis pas...

I: Parce que quoi ?

S: Ton père sera enlevé cette nuit, comme l'inspecteur Girard l'a été...

...

Bielinann sourit...

S: Ne ris pas... réponds !

I: Je réponds qu'il m'est fort désagréable de vous contrarier, mais j'ai promis de parler, je parlerai...

S: Parle dans le sens que je t'indique !

I: Je parlerai dans le sens de la vérité !

...

I: C'est une chose que vous ne pouvez pas comprendre, vous, le plaisir, le besoin plutôt, de dire ce qui est et de le dire à haute voix. La vérité est là, dans ce cerveau qui l'a découverte, elle en sortira toute nue et toute frémissante. L'article passera donc tel que je l'ai écrit. On saura que Stéphane Dafflon est vivant, on saura la raison pour laquelle il voulait qu'on le croie mort. On saura tout !

...

Et il ajoute, tranquillement...

I: Et mon père ne sera pas enlevé...

...

Ils se sont tu, et encore une fois, tous les deux, avec leurs regards toujours attachés l'un à l'autre.

Ils se surveillaient. Et c'était le lourd silence qui précède le coup mortel. Qui donc allait le porter ?

Stéfane Dafflon murmure...

S: Cette nuit à trois heures du matin, sauf avis contraire de moi, deux de mes amis ont ordre de pénétrer dans la chambre de ton père, de s'emparer de lui, de gré ou de force, de l'emmener et de rejoindre l'inspecteur Girard...

...

Un éclat de rire strident lui répond...

I: Mais tu ne comprends donc pas, brigand, que j'ai pris mes précautions ? Alors tu t'imagines que je suis assez naïf pour avoir, bêtement, stupidement, renvoyé mon père chez lui, dans la petite maison isolée qu'il occupait en rase campagne ?

...

Oh !, le joli rire ironique qui animait le visage du jeune homme ! Rire nouveau sur ses lèvres, rire où se sentait l'influence même de Stéfane Dafflon. Et ce tutoiement insolent qui le mettait du premier coup au niveau de son adversaire !

Il reprend :

I: Vois-tu, Stéphane, ton grand défaut, c'est de croire tes combinaisons infailibles. Tu te declares vaincu ! Quelle blague ! Tu es persuadé qu'en fin de compte, et toujours, tu l'emporteras... et tu oublies que les autres peuvent aussi avoir leurs combinaisons. La mienne est très simple...

...

C'était délicieux de l'entendre parler.

Il allait et venait, les mains dans ses poches, avec la crânerie, avec la désinvolture d'un gamin qui harcèle la bête féroce enchainée. À cette heure, il vengeait, de la plus terrible des vengeancees, toutes les victimes du grand aventurier. Et il conclut...

I: Mon père n'est pas dans la région. Il est à l'autre bout de la Suisse, au centre d'une grande ville, gardé par vingt de nos amis qui ont ordre de ne pas le quitter de vue jusqu'à la fin de notre bataille. Veux-tu des détails ? Il est à Coire, dans la maison d'un des employés de l'arsenal, arsenal qui est fermé la nuit, et où l'on ne peut pénétrer le jour qu'avec une autorisation et en compagnie d'un guide...

...

Il s'était arrêté en face de Stéphane Dafflon et le narguait comme un enfant qui fait une grimace à un camarade...

I: Qu'en dis-tu, maître ?

...

Depuis quelques minutes, Stéphane Dafflon demeurait immobile. Pas un muscle de son visage n'avait bougé.

Que pensait-il ?

À quel acte allait-il se résoudre ?

Pour quiconque savait la violence farouche de son orgueil, un seul dénouement était possible: l'effondrement total, immédiat, définitif de son ennemi. Ses doigts se crispèrent. Maximine a eu une seconde la sensation qu'il allait se jeter sur lui et l'étrangler. Stéphane Dafflon saisit le message qui se trouvait sur la table, le tend et prononce, très maître de lui :

S: Tiens, bébé, lis cela !

...

Bielmann est devenu grave, subitement impressionné par la douceur du geste. Il déplia le papier, et tout de suite, relevant les yeux, murmura...

I: Qu'est-ce ? ... Je ne comprends pas...

S: Tu comprends toujours bien le premier mot, le premier mot du message... c'est-à-dire le nom de l'endroit d'où il a été expédié... regarde... Coire...

I: Oui... oui... oui... Coire... et après ?

S: Et après ?... il me semble que la suite n'est pas moins claire: "Enlèvement du colis terminé... camarades partis avec lui et attendront instructions jusqu'à 8 heures. Tout va bien." Qu'y a-t-il donc là qui te paraît obscur ? Le mot colis ? Bah, on ne pouvait guère écrire M. Bielmann père. Alors, quoi ? La façon dont l'opération a été accomplie ?

...

S: Le miracle grâce auquel ton père a été arraché de l'arsenal de Coire, malgré ses 20 gardes du corps ? Bah ! C'est l'enfance de l'art ! Toujours est-il que le colis est expédié. Que dis-tu de cela, bébé ?

...

De tout son être tendu, de tout son effort exaspéré, Isidore tâchait de faire bonne figure. On voyait cependant le frissonnement de ses lèvres et ses yeux essayaient vainement de se fixer sur un point. Il bégaye quelques mots, se tait, et soudain, s'affaissant sur lui-même, les mains à son visage, il éclate en sanglots...

I: Oh !, papa... papa...

...

Dénouement imprévu, qui était bien l'écrroulement que réclamait l'amour-propre de Stéphane Dafflon, mais qui était autre chose aussi, autre chose d'infiniment touchant et d'infiniment naïf.

Stéphane a eu un geste d'agacement, Il prend son chapeau, comme excédé par cette crise insolite de sensiblerie. Mais, au seuil de la porte, il s'arrête, hésite, puis revient, pas à pas, lentement.

Le bruit doux des sanglots s'élevait comme la plainte triste d'un petit enfant que le chagrin accable. Les épaules marquaient le rythme narrant. Des larmes apparaissaient entre les doigts croisés.

Stéfane Dafflon se penche et, sans toucher Bielinann, il lui dit d'une voix où il n'y avait pas le moindre accent de raillerie, ni même cette pitié offensante...

S: Ne pleure pas, petit...

...

Puis, avec douceur, il continue...

S: Tu avais raison, vois-tu, nous ne sommes pas ennemis.

Il y a longtemps que je le sais... Dès la première heure, j'ai senti pour toi, une sympathie involontaire... de l'admiration... Et c'est pourquoi, je voudrais te dire ceci... ne t'en froisse pas surtout... je serais désolé de te froisser... mais il faut que je te le dise...

...

Eh bien !, renonce à lutter contre moi... Ce n'est pas par vanité que je te le dis... ce n'est pas non plus parce que je te méprise... mais vois-tu... la lutte est trop inégale... Tu ne sais pas... personne ne sait toutes les ressources dont je dispose...

...

Tiens, ce secret de l'Aiguille creuse que tu cherches si vainement à déchiffrer, admet un instant que ce soit un trésor formidable, inépuisable... ou bien un refuge invisible, prodigieux, fantastique...

...

Ou bien les deux, peut-être... Songe à la puissance que j'en puis tirer ! Et tu ne sais pas non plus toutes les ressources qui sont en moi... tout ce que ma volonté et mon imagination me permettent d'entreprendre et de réussir...

...

S: Pense donc que ma vie entière, depuis que je suis né, pourrais-je dire, est tendue vers le même but, que j'ai travaillé comme un forgeron avant d'être ce que je suis, et pour réaliser dans toute sa perfection le type que je voulais créer, que je suis parvenu à créer...

...

Alors... que peux-tu faire ? Au moment même où tu croiras saisir la victoire, elle t'échappera... il y aura quelque chose à quoi tu n'auras pas songé... un rien... le grain de sable que, moi, j'aurai placé au bon endroit, à ton insu...

...

Je t'en prie, renonce... je serais obligé de te faire du mal, et cela me désole... Une deuxième fois, petit, renonce. Je te ferais du mal. Qui sait si le piège où tu tomberas inévitablement n'est pas déjà ouvert sous tes pas ?

...

Quant à vous, Monsieur Delaroche, avec tout le respecte que je vous dois, je vous tiens le même langage... laissez tomber !

...

Bielmann dégage sa figure. Il ne pleurait plus.

Avait-il écouté les paroles de Stéphane Dafflon ?

On aurait pu en douter à son air distrait. Deux ou trois minutes, il gardait le silence.

Il semblait peser la décision qu'il allait prendre, examiner le pour et le contre.

Enfin, il dit...

I: Si je change le sens de mon article, et si je confirme la version de votre mort, et si je m'engage à ne jamais démentir la version fausse que je vais accréditer, vous me jurez que mon père sera libre ?

...

S: Je te le jure. Mes amis se sont rendus en automobile avec ton père dans une autre ville. Demain matin à 7 heures, si l'article du 24 Heures est tel que je le demande, je leur téléphone et ils remettront ton père en liberté...

I: Soit, je me soumetts à vos conditions...

...

Rapidement, comme s'il trouvait inutile de prolonger l'entretien, Isidore se lève, prend son chapeau, salue Maximine, salue Stéphane et sort. Stéphane le regarde s'en aller, écoute le bruit de la porte qui se referme et murmure...

S: Pauvre gosse...

M: À nous, maintenant !

S: Nous !? Que veux-tu, Maximine ?

M: Toi, voyons !

S: Je t'ai dit de me laisser tranquille !

...

Maximine n'a même pas eu le temps de dire quoi que ce soit de plus... il a comme... perdu connaissance...

...

Le lendemain matin à 8 heures, Vincent arrivait avec les journaux, dont un 24 Heures. Il avait eu bien de la peine à en trouver, car la plupart des kiosques en manquaient déjà. Maximine avait une sale mine, il avait mal dormi, et quant à dire pourquoi, Vincent devra se contenter de l'excuse.

Ainsi donc, un moment dominé par Stéphane Dafflon, troublé par l'enlèvement de son père et résigné à la défaite, Bielinann, en fin de compte, n'avait pu se résoudre à garder le silence.

La vérité était trop belle et trop étrange, les preuves qu'il en pouvait donner étaient trop logiques et trop concluantes pour qu'il accepte de les travestir. Le monde entier attendait des révélations. Il avait tout étalé. Le soir même, les journaux télévisés annonçaient l'enlèvement de Monsieur Bielinann père. Isidore en avait été averti par un courrier express de Coire reçu à 15 heures.

Chapitre 5 : la piste

En publiant son article, Isidore Bielinmann n'avait pas cru à la possibilité d'un enlèvement. Ses précautions étaient sûres. Les amis de Coire n'avaient pas seulement consigné de garder le père Bielinmann, ils devaient surveiller ses allées et venues, ne jamais le laisser sortir seul, et même ne lui remettre aucune lettre sans l'avoir au préalable décachetée. Non, il n'y avait pas de danger.

Pour lui, Stéphane Dafflon bluffait, il était désireux de gagner du temps, il cherchait à intimider son adversaire.

Le coup a donc été presque imprévu. En fin de journée, Isidore était dans l'impuissance d'agir, il en ressentait le choc douloureux. Une seule idée le soutenait: partir, aller là-bas, voir par lui-même ce qui s'était passé et reprendre l'offensive. Vers 20 heures, il arrivait à la gare de Lausanne. Quelques minutes après, l'intercité l'immobilisait.

Ce n'est qu'une heure plus tard, en visionnant machinalement le journal télévisé du soir qu'il prend connaissance de la fameuse lettre par laquelle Stéphane Dafflon répondait indirectement à son article du matin.

Monsieur le directeur,

Je ne prétends pas que ma modeste personnalité, qui, certes, en des temps plus héroïques, soit passée complètement inaperçue, ne prenne quelque relief, mais il est une limite que la curiosité malsaine des foules ne saurait franchir sous peine d'une indiscrétion déshonnête. Si l'on ne respecte plus le mur de la vie privée, quelle sera la sauvegarde des citoyens ? Invoquera-t-on l'intérêt supérieur de la vérité ?

Vain prétexte à mon égard, puisque la vérité est connue et que je ne fais aucune difficulté pour en écrire l'aveu officiel.
 Oui, Mademoiselle Raymonde est vivante. Oui, je l'aime.
 Oui, j'ai le chagrin de n'être pas aimé d'elle. Oui, l'enquête du petit Biemann est admirable de précision et de justesse.
 Oui, nous sommes d'accord sur tous les points. Eh bien, alors ?

Atteint jusqu'aux profondeurs mêmes de mon âme, tout saignant encore des blessures morales les plus cruelles, je demande qu'on ne livre pas davantage à la malignité publique mes sentiments les plus intimes et mes espoirs les plus secrets. Je demande la paix, une paix qui m'est nécessaire pour conquérir l'affection de Mademoiselle Raymonde, et pour effacer de son souvenir les mille petits outrages que lui valait de la part de son oncle et de sa cousine, ceci n'a pas été dit, sa situation de parente pauvre. Mademoiselle Raymonde oubliera ce passé détestable.

Tout ce qu'elle pourra désirer, soit le plus beau joyau du monde, soit le trésor le plus inaccessible, je le mettrai à ses pieds. Elle sera heureuse. Elle m'aimera. Mais pour réussir, encore une fois, il me faut la paix. C'est pourquoi je dépose les armes, et c'est pourquoi j'apporte à mes ennemis le rameau d'olivier, tout en les avertissant, d'ailleurs, généreusement, qu'un refus de leur part pourrait avoir, pour eux, les plus graves conséquences.

... suite au dos...

Un mot encore au sujet sur Monsieur Harlington.

Sous ce nom, se cache un excellent garçon, secrétaire du milliardaire américain Cooley, et chargé par lui de rafler en Europe tous les objets d'art antique qu'il est possible de découvrir. La malchance a voulu qu'il tombe sur mon ami, Étienne de Vauderens, alias Stéphane Dafflon, alias moi. Il apprit ainsi, ce qui d'ailleurs était faux, qu'un certain Monsieur Michel voulait se défaire de quatre Rubens, à condition qu'ils fussent remplacés par des copies et qu'on ignorait le marché auquel il consentait.

Mon ami Vauderens se faisait fort de décider Monsieur Michel à vendre la Chapelle-Dieu. Les négociations se poursuivaient avec une entière bonne foi du côté de mon ami Vauderens, avec une ingénuité charmante du côté de Monsieur Harlington, jusqu'au jour où les Rubens et les pierres sculptées de la Chapelle-Dieu ont été en lieu sûr... et Monsieur Harlington en prison. Il n'y a donc plus qu'à relâcher l'infortuné Américain, puisqu'il se contente du modeste rôle de dupe, à flétrir le milliardaire Cooley, puisque, par crainte d'ennuis possibles, il ne protesta pas contre l'arrestation de son secrétaire, et à féliciter mon ami Étienne de Vauderens, alias moi, puisqu'il venge la morale publique en gardant les cinq-cent-mille francs qu'il a reçus par avance du peu sympathique Cooley.

Excusez la longueur de ces lignes, mon cher directeur, et croyez à mes sentiments distingués.

Stéphane Dafflon.

Peut-être, Isidore pesa-t-il les termes de cette lettre avec autant de minutie qu'il avait étudié le document de l'aiguille creuse. Il parlait de ce principe, dont la justesse était facile à démontrer, que jamais Monsieur Stéphane Dafflon n'avait pris la peine d'envoyer une seule de ses amusantes lettres aux journaux sans une nécessité absolue, sans un motif que les événements ne manquaient pas de mettre en lumière un jour ou l'autre.

Quel était le motif de celle-ci ?

Pour quelle raison secrète confessait-il son amour, et l'insuccès de cet amour ?

Était-ce là qu'il fallait chercher, ou bien dans les explications qui concernaient Monsieur Harlington, ou plus loin encore, entre les lignes, derrière tous ces mots, dont la signification apparente n'avait peut-être d'autre but que de suggérer la petite idée mauvaise, perfide, déroutante ?...

Des heures, le jeune homme, enfermé dans son compartiment, restait pensif, inquiet. Cette lettre lui inspirait de la méfiance, comme si elle avait été écrite pour lui, et qu'elle soit destinée à l'induire en erreur, lui personnellement. Pour la première fois, et parce qu'il se trouvait en face, non plus d'une attaque directe, mais d'un procédé de lutte équivoque, indéfinissable, il éprouvait la sensation très nette de la peur. En songeant à son père, enlevé par sa faute, il se demandait avec angoisse si ce n'était pas folie que de poursuivre un duel aussi inégal.

Le résultat n'était-il pas certain ?

D'avance, Stéphane n'avait-il pas gagné la partie ?

Courte défaillance !

Quand il descend du train à Coire, réconforté par quelques heures de sommeil, il avait repris toute sa foi. Sur le quai, Fonterwald, l'employé de la caserne militaire qui avait donné l'hospitalité au père Bielinann, l'attendait, accompagné de sa fille, une gamine de 12 ou 13 ans.

Le brave homme se mettant à gémir, l'interrompt, l'entraîne dans un bar voisin, fait servir du café, et...

I: Mon père n'a pas été enlevé, n'est-ce pas, c'était impossible !?

F: Impossible, cependant il a disparu... et nous ne savons pas... depuis quand... Hier matin, à 7 heures, ne le voyant pas descendre, j'ai ouvert sa porte... Il n'était plus là...

I: Mais, avant-hier, il y était encore ?

F: Oui, avant-hier, il n'a pas quitté sa chambre. Il était fatigué, et Charlotte lui a porté son dîner à midi et son souper à 19 heures...

I: C'est donc entre 19 heures du soir, avant-hier, et 6 heures du matin, hier, qu'il a disparu ?

F: Oui, la nuit d'avant celle-ci... seulement...

I: Seulement, quoi ?

F: Eh bien !, la nuit, on ne peut sortir de l'arsenal...

I: C'est donc qu'il n'en est pas sorti ?

F: Impossible ! Les camarades et moi, on a fouillé toute la caserne...

I: Alors, c'est qu'il est sorti...

F: Impossible, tout est gardé !

...

Bielmann réfléchit un moment...

I: Dans la chambre, le lit était défait ?

F: Non....

I: Et la chambre était en ordre ?

F: Oui. J'ai retrouvé sa pipe au même endroit, son tabac, le livre qu'il lisait. Il y avait même, au milieu de ce livre, cette petite photographie de vous qui tenait la page ouverte...

I: Faites voir...

...

Fonterwald lui passe la photographie. Bielmann a eu un geste de surprise. Il venait de se reconnaître, debout, les deux mains dans ses poches, avec, autour de lui, une pelouse où se dressaient des arbres et des ruines. Fonterwald ajoute...

F: Ce doit être le dernier portrait de vous que vous lui avez envoyé. Tenez, par-derrrière, il y a la date... 3 avril...

...

Isidore a retourné la photo. Il a gardé le silence durant quelques minutes...

I: Mon père ne vous avait pas encore fait voir cette photo ?

F: Non... et ça m'a étonné quand j'ai vu ça hier... car votre père nous parlait si souvent de vous !
... Excusez, c'est que j'ai des choses à faire à l'atelier... Nous pourrions peut-être rentrer...

...

Isidore n'avait pas quitté des yeux la photo, il l'examinait dans tous les sens...

I: Est-ce qu'il existe, dans la région, une auberge
Rhätisch Bähkli ?

F: Euh... oui, mais oui, à 3 kilomètres d'ici...

I: La route du Vorderrhein, n'est-ce pas ?

F: Oui, en effet...

...

I: Eh bien, j'ai tout lieu de supposer que cette auberge a
été le quartier général des amis de Stéphane Dafflon.
C'est de là qu'ils sont entrés en relation avec mon père...

F: Quelle idée ! Votre père ne parlait à personne.
Il n'a vu personne !

I: Il n'a vu personne, mais on s'est servi
d'un intermédiaire !

F: Quelle preuve en avez-vous ?

I: Cette photo !

F: Mais c'est la vôtre !

I: C'est la mienne, mais je ne l'ai pas envoyée. Sachez
qu'elle a été prise à mon insu sur le lieu de mon enquête,
sans doute par le greffier de l'agent, lequel était, comme
vous ne le saviez pas, complice de Stéphane...

F: Zut...

I: Cette photographie a été le passeport grâce auquel
on a capté la confiance de mon père...

F: Mais qui ?, qui a pu pénétrer ici ?

I: Je ne sais, mais mon père est tombé dans le piège.
On lui a dit, et il a cru que j'étais aux environs et que
je demandais à le voir et que je lui donnais rendez-vous
au Restaurant Rhätisch Bähkli à Eins...

F: Mais c'est de la folie, tout ça ! Comment pouvez-vous
affirmer ?

...

- I: Simple !, on a imité mon écriture, et on a précisé le rendez-vous... Vorderrhein, 3 km, Rhäti Bahn. Mon père y est allé, et on s'est emparé de lui...
- F: Soit... j'admetts... les choses se sont passées ainsi... mais tout cela n'explique pas comment il a pu sortir pendant la nuit...
- I: Il est sorti, en plein jour, quitte à attendre la nuit pour aller au rendez-vous...
- F: Mais, nom d'un chien, puisqu'il n'a pas quitté sa chambre de toute la journée d'avant-hier !
- I: Il y aurait un moyen de s'en assurer... allez questionner les hommes qui étaient de garde dans l'après-midi d'avant-hier... Dépêchez-vous si vous voulez me retrouver ici !
- F: Vous repartez donc ?
- I: Oui, je prends le train...
- F: Mais vous ne savez pas... votre enquête...
- I: Mon enquête est terminée. Je sais à peu près tout ce que je voulais savoir. Dans une heure, j'aurai quitté Coire...

...

Fontenwald s'était levé. Il regardait Bielinmann d'un air absolument ahuri, hésitait un moment, puis saisit sa casquette et s'en va. Bielinmann et la petite fille restaient seuls dans la salle. Des minutes s'écoulèrent, un garçon est entré, il a emporté des tasses.

Les yeux du jeune homme et de l'enfant se rencontraient, et avec beaucoup de douceur, Bielinmann a mis sa main sur la main de la fillette. Elle le regardait deux ou trois secondes, puis, se couvrant brusquement la tête entre ses bras repliés, elle éclate en sanglots.

Il la laisse pleurer et, au bout d'un instant, il lui dit...

I: C'est toi qui as tout fait, n'est-ce pas, c'est toi qui as servi d'intermédiaire ? C'est toi qui as porté la photographie ? Tu l'avoues, n'est-ce pas ? Et quand tu disais que mon père était dans sa chambre avant-hier, tu savais bien que non, n'est-ce pas, puisque c'est toi qui l'avais aidé à sortir...

Elle ne répondait pas. Il lui dit ensuite...

I: Pourquoi as-tu fait cela ? On t'a offert de l'argent, sans doute... de quoi t'acheter des rubans... une robe...

...

Il décroise les bras de Charlotte et lui relève la tête. Il aperçoit un pauvre visage sillonné de larmes, un visage gracieux, inquietant et immobile de ces fillettes qui sont destinées à toutes les tentations, à toutes les défaillances. Bielinann était bien ennuyé...

I: Allons, c'est fini, n'en parlons plus... Je ne te demande même pas comment ça s'est passé. Seulement, tu vas me dire tout ce qui peut m'être utile ! As-tu surpris quelque chose... Un mot de ces gens-là ? Comment s'est effectué l'enlèvement ?

C: En auto... je les ai entendus qui en parlaient...

I: Et quelle route ont-ils suivie ?

C: Ah !, ça, je ne sais pas...

I: Ils n'ont échangé devant toi aucune parole qui puisse nous aider ?

C: Aucune... Il y en a un cependant qui a dit:

" J'aura pas de temps à perdre... c'est demain matin à 8 heures, que le patron doit nous téléphoner là-bas... "

...

I: Où, là-bas ? Rappelle-toi... c'était un nom de ville, n'est-ce pas ?

C: Oui... non, un nom... comme château...

I: Un château... Château quelque chose...

C: Non... oui...

...

I: Chateauneuf... Château d'Oex ?

C: C'est ça... Château d'Oex...

...

Bielmann n'avait pas attendu plus longtemps.

Vite, il était déjà debout, et sans se soucier de Fonterwald, sans plus s'occuper de la petite, tandis qu'elle le regardait avec stupéfaction, il est parti. Il n'était pas trop tard, mais Bielmann ne devait pas se mettre à rêvasser. Il était venu ici pour pas grand-chose, mais c'était fort utile.

Pas un instant, il n'a eu l'idée d'accuser Charlotte de mensonge. Bielmann avait vu, dans ses yeux effrayés, la honte du mal qu'elle avait fait, et la joie de le réparer en partie. Il ne doutait donc pas que Château d'Oex soit cette autre ville à laquelle Stéphane Dafflon avait fait allusion, et où ses complices devaient lui téléphoner, et ce, même si ce n'était pas là où il opérait d'ordinaire.

Dès son arrivée à Fribourg, Bielmann a pris toutes les précautions nécessaires pour ne pas être suivi. Il sentait que l'heure était grave. Il marchait sur la bonne route qui le conduisait vers son père, une imprudence pouvait tout gâter.

Il est allé chez un de ses camarades de lycée et il en sort une heure après, méconnaissable.

Il était un Anglais d'une trentaine d'années, habillé d'un complet marron, la figure colorée et un petit collier de barbe rousse. Il retourne directement à la gare pour prendre le direct pour Bulle et la vallée d'en haut. Le temps était compté.

Le soir, il dormait à La Tour-de-Trême. Le lendemain, dès l'aube, il repart avec un camionneur pour la vallée d'en haut. À 7 heures, il se présente à la Poste de Château d'Oex où il s'apprête à téléphoner. Il lie conversation avec l'employé et apprend que l'avant-veille, à pareille heure, un individu en tenue de mécanicien était arrivé, lui aussi, avec un camion, et avait attendu devant la poste.

La preuve était faite. Bielinann n'attend pas davantage. Tout le matin, il a enquêté. L'après-midi, il savait qu'une linousine un peu particulière était arrivée à Château d'Oex et s'était arrêtée au-delà de la ville, vers la forêt. Vers 10 heures, un cabriolet avait stationné près de ladite linousine, puis il a poursuivi la route dans la vallée, et deux personnes se trouvaient alors dans le cabriolet. Quant à l'automobile, elle était repartie dans le bas de la vallée.

Isidore a aisément retrouvé le propriétaire du cabriolet, mais ce propriétaire n'a rien pu dire. Il avait loué sa voiture à un individu qui l'avait ramenée le lendemain. Enfin, le soir même, Isidore recevait le message comme quoi, la linousine spéciale était à Bulle.

De tout cela, il résultait, de la façon la plus absolue, que son père se trouvait dans les environs.

Sinon, comment admettre que des gens fassent tous ces kilomètres pour venir à Château d'Oex et repartir ensuite. Cette formidable randonnée avait un but précis: transporter son père à l'endroit qui lui était assigné.

" Et cet endroit est à portée de ma main ", se disait Isidore en frissonnant d'espoir.

" À quelques kilomètres d'ici, mon père attend que je le secoure. Il est là. Il respire le même air. "

Tout de suite, il se met en route. Avec une carte, il visite les fermes, fait causer les villageois, bavarde avec tout le monde. Il lui semblait qu'il allait sans tarder toucher au but et ses rêves s'amplifiaient.

Ce n'est plus son père qu'il espérait délivrer, mais tous ceux que Stéphane Dafflon tenait captifs, Mademoiselle Raymonde, l'inspecteur Girard, et d'autres, beaucoup d'autres. Et en arrivant jusqu'à eux, il arriverait en même temps jusqu'au cœur même de la forteresse de Stéphane Dafflon, dans sa tanière, dans la retraite impénétrable où il entassait les trésors qu'il avait volés.

...

Mais, après quinze jours de recherches infructueuses, son enthousiasme a fini par décliner, et très vite, il perdait confiance. Le succès tardant à se dessiner, du jour au lendemain, presque, il le jugeait impossible et, bien qu'il a continué à poursuivre, ses efforts aboutissaient à la moindre découverte.

...

Des jours s'écoulaient encore, monotones et découragés. Il a appris par les journaux que le comte Michel et sa fille avaient quittés Céligny et s'étaient installés aux environs de Ollon. Il a aussi appris la libération de Harlington, dont l'innocence éclatait, conformément aux indications de Stéphane Dafflon.

Il était près d'abandonner la partie. Évidemment, le cabriolet qui avait enmené son père n'avait pu que lui fournir une étape à laquelle une autre étape, fournie par une autre voiture, avait succédé. Et son père était loin. Il songeait au départ.

Or, un lundi matin, il aperçoit, sur l'enveloppe d'une lettre non affranchie qu'on lui envoyait, une écriture qui le bouleversait. Son émotion a été telle, durant quelques minutes, qu'il n'osait ouvrir, par peur d'une déception. Sa main tremblait. Était-ce possible ? N'y avait-il pas là un piège que lui tendait son infernal ennemi ?

D'un coup, il la décachète. C'était bien une lettre de son père, écrite par son père lui-même. L'écriture présentait toutes les particularités, tous les tics de l'écriture qu'il connaissait si bien...

*Ces mots te parviendront-ils, mon cher fils ?
Je n'ose le croire.*

*Toute la nuit de l'enlèvement, nous avons voyagé en camion,
puis le matin en voiture. Je n'ai rien pu voir. J'avais
un bandeau sur les yeux. Le château où l'on me détient doit être,
à en juger par sa construction et par la végétation du parc, très bien
entretenu. La chambre que j'occupe est au second étage, une chambre
à deux fenêtres, dont l'une, presque bouchée par un rideau de glycines.
L'après-midi, je suis libre, à certaines heures, d'aller et venir dans
ce parc, mais sous une surveillance qui ne se relâche pas.
À tout hasard, je t'écris cette lettre et je l'attache à une pierre.
Peut-être, un jour, pourrai-je la jeter par-dessus les murs,
et quelque paysan la ramassera-t-il.
Ne t'inquiète pas. On me traite avec beaucoup d'égards.
Ton vieux père qui t'aime bien et qui est triste de penser
au souci qu'il te donne.
Papa.*

Aussitôt, Isidore regarde les timbres.

Le tampon de la Poste était marqué du nom de Rougemont. Cette ville qu'il s'acharnait justement à fouiller depuis des semaines !

Par prudence, il jette sa personnalité d'Anglais, qui commençait à être connue dans le pays.

Il se déguise en ouvrier, et retourne à Rougemont, village peu important, où il lui a été facile de découvrir l'expéditeur de la lettre. Tout de suite, la chance lui sourit... c'était le maire du village, mais s'il avait collé les timbres, on lui avait donné cette lettre. C'était Monsieur Charel qui la lui avait remise ici même. Il habite sur le coteau.

C'était une maison isolée, au milieu d'un verger.

Quand ils pénètrent, le chien de garde n'a même pas aboyé ni bougé pas à leur approche. Très étonné, Bielinann s'avance. La bête était couchée sur le flanc, les pattes raidies, morte. En hâte, ils courent vers la maison. La porte était ouverte. Ils entrent. Au fond d'une pièce humide, sur un mauvais lit, un homme gisait, tout habillé: Monsieur Charel.

Les mains du bonhomme étaient froides, son visage d'une pâleur effrayante, mais le cœur battait encore, d'un rythme faible et lent, et il ne semblait avoir aucune blessure. Ils essayent de le ranimer, et, comme ils n'y parvenaient pas, le Maire a appelé un médecin qui ne réussit pas davantage. Le bonhomme ne paraissait pas souffrir. On aurait dit qu'il dormait simplement, mais d'un sommeil artificiel, comme si on l'avait endormi par hypnose, ou à l'aide d'un narcotique.

Au milieu de la nuit qui a suivi, Isidore qui le veillait, remarquait que sa respiration devenait plus forte, et que tout son être avait l'air de se dégager des liens invisibles qui le paralysaient.

À l'aube il se réveillait et reprenait ses fonctions normales, mais de toute la journée il n'a pu répondre aux questions du jeune homme, le cerveau comme engourdi encore par une inexplicable torpeur.

...

Le lendemain, il demande à Bielinann ce qu'il faisait là. C'était la première fois qu'il s'étonnait de la présence d'un étranger auprès de lui. Peu à peu, il retrouvait toute sa tête, mais quand Bielinann l'interrogeait sur les événements qui avaient précédé son sommeil, il semblait ne pas comprendre.

Bielinann sent qu'il ne comprenait pas. Il avait perdu le souvenir de ce qui s'était passé depuis le vendredi précédent. Il racontait sa matinée et son après-midi du vendredi avec le marché, le repas qu'il avait pris à l'auberge. Puis... plus rien... il croyait se réveiller au lendemain de ce jour. C'était horrible pour Bielinann. La vérité était là, dans ces yeux qui avaient vu les murs du parc derrière lesquels son père l'attendait, dans ces mains qui avaient ramassé la lettre, dans ce cerveau confus qui avait enregistré le lieu de cette scène, le décor, le petit coin du monde où se jouait le drame. Et de ces mains, de ces yeux, de ce cerveau, il ne pouvait tirer le plus faible écho de cette vérité si proche !

Oh !, cet obstacle fait de silence et d'oubli, comme il portait bien la marque de Stéphane Dafflon !

Informé sans doute qu'un signal avait été tenté par le père Bielinann, lui seul avait pu frapper de mort partielle celui dont le témoignage pouvait le gêner.

Oh combien c'était montrer de prévoyance et de véritable intelligence, que de supprimer l'accusation possible de ce passant !

Personne ne savait plus maintenant qu'il y avait, entre les murs d'un parc, un prisonnier qui demandait du secours. Personne ? Si, Bielmann !

Le père Charel ne pouvait-il parler ?

Soit, mais on pouvait connaître le lieu du marché où le bonhomme s'était rendu, et la route qu'il avait prise pour en revenir, et, le long de cette route, peut-être enfin serait-il possible de trouver...

Isidore avait visité la mesure du père Charel avec les plus grandes précautions, et de façon à ne pas donner l'éveil. Il décide de ne pas y retourner.

Le vendredi était jour de marché. Isidore s'y est rendu en avance pour voir les maisons qui bordent son itinéraire... et pas de château. Il déjeunait ensuite dans un café déjà ouvert pour la cause. Quand il voit arriver le père Charel, il l'a suivi de loin. Il était encore tôt, et les gens du marché n'étaient pas encore là.

Bielmann a suivi le père Charel, mais il a vite eu l'impression de n'être pas seul à le suivre. Un individu cheminait entre eux qui s'arrêtait et repartait en même temps que le père Charel, sans prendre beaucoup de soin pour ne pas être vu. Un événement allait se déclencher, c'est sûr.

Les uns derrière les autres, tous trois montaient et descendaient les rues et ruelles pour enfin quitter le centre-ville. Là, le père Charel fait une halte d'une heure près de la rivière.

Mais il s'est alors passé un fait qui surprend Bielinann. L'individu ne franchit pas la rivière. Il regarde le bonhomme s'éloigner et quand il l'a perdu de vue, il s'engage dans un sentier qui le conduit en plein champ. Que faire ?

Bielinann hésite quelques secondes, puis il se décide. Il se met à la poursuite de l'individu. Il se disait que le père Charel s'était éloigné et qu'il ne présentait plus de danger. Il touchait au but. Il le sentait à une sorte d'allégresse douloureuse qui le soulevait. L'individu pénétrait dans un bois obscur qui dominait la rivière, puis apparaît de nouveau en pleine clarté, à l'horizon du sentier.

Quand Bielinann est sorti du bois, il a été très surpris de ne plus apercevoir l'individu. Il le cherchait, quand soudain il étouffe un cri et, d'un bond en arrière, regagne la ligne des arbres qu'il venait de quitter.

À sa droite, il avait vu un rempart de hautes murailles, que flanquaient, à distances égales, des contreforts massifs.

C'était là ! Ces murs emprisonnaient son père !
Il avait trouvé le lieu secret où Stéphane Dafflon gardait ses victimes !

Il n'osait plus s'écarter de l'abri que lui offraient les feuillages épais du bois. Lentement, presque à plat ventre, il appuyait vers la droite, et parvient ainsi au sommet d'un monticule qui atteignait le faite des arbres voisins.

Les murailles étaient plus élevées encore. Cependant, il discernait le toit du château qu'elles ceignaient, un vieux toit que surmontaient des clochetons très fins disposés en corbeille autour d'une flèche plus haute.

Pour ce jour-là, Bielinann n'en fait pas davantage.
 Il avait besoin de réfléchir et de préparer son plan
 d'attaque sans rien laisser au hasard. C'était à lui
 maintenant de choisir l'heure et le mode du combat.
 Il s'en va. Près du pont, il croise deux paysannes.
 Il leur demande le nom du château... L'une lui dit que
 c'est le Spitzecastel... Il avait jeté sa question sans y
 attacher d'importance. La réponse l'a déçu...

I: Ah... mais comment dit-on en français ?

...: Oh... le château de l'aiguille...

I: Ah oui ?

...: Oui, Spitze, c'est l'aiguille...

I: Ah, oui, c'est juste...

...: Et la vallée se nomme Hohletal...

I: Ce qui veut dire ?

...: La vallée creuse...

...: À cause des nombreuses crevasses dans
 la forêt...

...

Isidore a eu un éblouissement.

Le château de l'Aiguille !

La vallée creuse !

L'Aiguille, Creuse !

La clé même du document !

La victoire assurée, définitive, totale...

Sans un mot de plus, il tourne le dos aux deux femmes
 et il s'en va en titubant, comme un homme ivre.

Chapitre 6 : un secret historique

La décision de Bielinann est qu'il agirait seul. Prévenir la justice était trop dangereux. Il ne pouvait qu'offrir des présomptions, et il craignait les lenteurs de la justice, les indiscretions, toute une enquête durant laquelle Stéphane Dafflon aurait le loisir d'effectuer sa retraite en bon ordre.

Le lendemain, dès 8 heures, un paquet sous le bras, Bielinann quitte l'auberge de Rougemont. Dans le premier fourré venu, il se change. D'ouvrier, il redevient le jeune peintre anglais qu'il était précédemment, et il se présente chez le seul notaire de la ville de Château d'Oex. Il raconte que le pays lui plaît, et que, s'il trouvait une demeure convenable, il s'y installerait volontiers avec ses parents. Le notaire lui indique plusieurs biens.

Bielinann lui dit aussi qu'on lui avait parlé d'un château...

N: En effet, mais le château de l'Aiguille, qui appartient depuis 5 ans à un de mes clients, n'est pas à vendre... et s'il l'était, il serait logiquement hors de prix...

I: Il y habite alors ?

N: Il y habitait, ou plutôt, sa mère. Celle-ci ne s'y plaisait plus. Elle trouvait le château un peu triste.

Donc ils l'ont quitté l'année dernière...

I: Et personne n'y demeure ?

N: Si, mon client l'a loué pour la saison d'été à un Italien du nom de Monferrini...

...

I: Ah !, Monsieur Monferrini, un homme encore jeune,
l'air assez grave et droit...

N: Ma foi, je n'en sais rien... mon client a traité
directement...

I: Et vous connaissez ce monsieur ?

N: Non, il ne sort jamais, sauf quelquefois en automobile,
paraît-il. Il a son personnel et il a garanti la propriété
absolue. Cela m'a suffi pour accepter la location...

I: Votre client consentirait-il à vendre son château ?

N: Je ne pense pas. C'est un château historique.
Il est classé. Mon client y tient beaucoup...
Et je vous l'ai dit, il est hors de prix...

I: Me donneriez-vous tout de même son nom ?

N: Louis Vonlanthen...

I: Bien, je ne vous ennuie pas plus longtemps...

...

À la suite de son entretien, Bielinann n'avait comme plus rien
à faire ici. Il a pris le train pour retourner dans la plaine.
Le surlendemain, après trois visites infructueuses,
il trouve enfin Louis Vonlanthen. C'était un homme
d'une trentaine d'années, au visage ouvert et sympathique.
Bielinann se fait connaître et raconte ses efforts et le but
de sa démarche...

I: J'ai tout lieu de penser que mon père est emprisonné
au château de l'Aiguille, en compagnie sans doute
d'autres victimes. Et je viens vous demander ce que vous
savez

de votre locataire, ce monsieur Monferrini...

L: Pas grand-chose. J'ai rencontré Monsieur Monferrini
l'hiver dernier à Monte-Carlo...

I: Ah, oui ?

...

L: Oui, et ayant appris, par hasard, que j'étais propriétaire d'un château, comme il désirait passer l'été en Suisse, il m'a fait une offre de location...

I: C'est bien un homme encore jeune...

L: Oui, des yeux très énergiques, des cheveux blonds...

I: De la barbe ?

L: Oui, terminée par deux pointes. Il a quelque peu l'air d'un prêtre anglais...

I: Hum, c'est lui... c'est lui, tel que je l'ai vu, c'est son signalement exact...

L: Comment ! Vous croyez ?

I: Je crois, je suis sûr que votre locataire n'est autre que Stéphane Dafflon !

...

L'histoire amusait Louis Vonlanthen. Par la presse, il connaissait les aventures de Stéphane Dafflon et les péripéties de sa lutte avec Bielinmann.

Il se frottait les mains...

L: Alors, le château de l'Aiguille va devenir célèbre... ce qui n'est pas pour me déplaire, car au fond, depuis que ma mère n'y habite plus, j'ai parfois eu l'idée de m'en débarrasser. Après cela, je trouverai sûrement un acheteur. Seulement...

I: Seulement ?

L: Je vous demanderai de n'agir qu'avec la plus extrême prudence et de ne prévenir la police qu'en toute certitude. Voyez-vous, tenons-nous-en au fait que mon locataire n'est pas Stéphane Dafflon...

...

Bielinmann lui expose son plan. Il irait seul, la nuit, il franchirait les murs, se cacherait dans le parc.

Louis Vonlanthen l'arrête tout de suite...

L: Vous ne franchirez pas si facilement des murs de cette hauteur. Si vous y parvenez, vous serez accueilli par les deux énormes molosses que j'ai laissés au château...

I: Bah !, une boulette...

L: Je vous remercie ! Mais supposons que vous leur échappiez. Et comment entrerez-vous dans le château ?

L: Les portes sont massives, les fenêtres sont grillées. Et une fois entré, qui vous guiderait ? Il y a 24 chambres !

I: Oui, mais cette chambre à deux fenêtres, au second étage ?

L: Je la connais, nous l'appelons la chambre des Glycines. Mais comment la trouverez-vous ? Il y a trois escaliers et un labyrinthe de couloirs. J'aurai beau vous donner le fil, vous expliquer le chemin à suivre, vous vous perdrez !

I: Ha !, venez avec moi !

L: Impossible ! J'ai promis à ma mère de la rejoindre dans le Midi de la France...

...

Bielmann retourne chez l'ami qui lui offrait l'hospitalité et commençait ses préparatifs. En fin de journée, comme il se disposait à partir, il reçoit la visite de Monsieur Vonlanthen...

L: Voulez-vous toujours de moi ?

I: Si je veux !?

...

L: Eh bien !, je vous accompagne. Oui, l'expédition me tente. Je crois qu'on ne s'ennuiera pas, et ça m'amuse d'être mêlé à tout cela... Et puis, mon concours ne vous sera pas inutile. Tenez, voici déjà un début de collaboration...

...

Il lui montre une grosse clé toute rugueuse de rouille et d'aspect vénérable...

I: Et qu'ouvre cette clé ?

L: Une petite poterne dissimulée entre deux contreforts, abandonnée depuis des siècles, et que je n'ai même pas cru devoir indiquer à mon locataire. Elle donne sur la campagne, précisément à la lisière du bois...

I: Narré de vous le dire, mais ils connaissent cette issue. J'ai suivi un individu, et c'est bien sûr par là qu'il a pénétré dans le parc. Allons, la partie est belle, et nous la gagnerons... mais fichtre, il s'agit de jouer serré !

L: C'est sûr !

...

...

Deux jours après, au pas d'un cheval tirant une roulotte, son conducteur avait obtenu l'autorisation de stationner au bout du village, sous un ancien hangar. Outre le conducteur, qui n'était autre que Vonlanthen, il y avait trois jeunes gens occupés à tresser des nattes d'osier: Bielinann et deux de ses camarades du lycée.

Ils demeuraient là trois jours, attendant une nuit propice, et rôdant isolément aux alentours du parc.

Une fois, Bielinann a aperçu la poterne. Pratiquée entre deux contreforts, elle se confondait, derrière le voile de ronces qui la masquait, avec le dessin formé par les pierres de la muraille. Enfin, le quatrième soir, le ciel se couvrait de gros nuages noirs et Vonlanthen décidait qu'ils iraient en reconnaissance, quitte à rebrousser chemin si les circonstances n'étaient pas favorables.

Ils traversent le petit bois. Puis Bielinann rampe parmi les bruyères, écorchant ses mains à la haie de ronces, et, se soulevant à moitié, lentement, avec des gestes qui se retenaient, il introduit la clé dans la serrure. Doucement, il la tourne.

La porte allait-elle s'ouvrir sous son effort ?
 Un verrou ne la fermait-il pas de l'autre côté ?
 Il pousse la porte qui s'ouvre, sans grincement, sans secousse.
 Il était dans le parc...

L: Vous êtes là, Bielinann ?, attendez-moi...
 Vous deux, mes amis, surveillez la porte pour que notre retraite ne soit pas coupée. À la moindre alerte, un coup de sifflet...

...

Vonlanthen prend la main de Bielinann, et ils s'enfoncent dans l'ombre épaisse des fourrés. Un espace plus clair s'offre à eux quand ils arrivent au bord de la pelouse centrale. Au même moment, un rayon de lune filtre, et ils aperçoivent le château avec ses clochetons pointus disposés autour de cette flèche effilée à laquelle, il devait son nom. Aucune lumière aux fenêtres. Aucun bruit. Vonlanthen empoigne le bras de son compagnon... pour lui montrer les chiens.

Un grognement se fait entendre. Vonlanthen siffle très bas. Deux silhouettes blanches bondissent et en quatre sauts viennent s'abattre aux pieds du maître... Il leur demande de rester là et de ne pas bouger.

Puis il dit à Bielmann...

L: Maintenant, marchons, je suis tranquille...

I: Êtes-vous sûr du chemin ?

L: Oui, nous nous rapprochons de la terrasse...

I: Et alors ?

L: Je me rappelle qu'il y a sur la gauche, à un endroit où la terrasse domine la rivière, une des fenêtres du rez-de-chaussée a un volet qui ferme mal et que l'on peut ouvrir de l'extérieur...

...

De ce fait, quand ils sont arrivés, sous l'effort, le volet cède. Avec une pointe de diamant, Vonlanthen coupe un carreau, puis il tourne l'espagnolette. L'un après l'autre, ils franchissent le balcon. Cette fois, ils étaient dans le château...

L: La pièce où nous sommes se trouve au bout du couloir.

Puis il y a un immense vestibule orné de statues et, à l'extrémité du vestibule, un escalier qui conduit à la chambre occupée par votre père...

...

Il avance d'un pas...

L: Vous venez, Bielmann ?

I: Oui, oui...

L: Mais non, vous ne venez pas... qu'est-ce que vous avez ?

...

Il lui saisit la main. Elle était glacée, et il aperçoit que le jeune homme était accroupi sur le parquet...

L: Qu'est-ce que vous avez ?

I: Rien... ça passera...

L: Mais enfin...

...

I: J'ai peur...

L: Vous avez peur !?

...

I: Oui... ce sont mes nerfs qui flanchent... c'est le silence... l'émotion... Et puis, depuis le coup de couteau de ce greffier... mais ça va passer... tenez, ça passe...

...

Il réussit, en effet, à se lever, et Vonlanthen l'entraîne hors de la chambre. Ils suivent à tâtons un couloir, et si doucement que chacun d'eux ne percevait pas la présence de l'autre. Une faible lueur cependant semblait éclairer le vestibule vers lequel ils se dirigeaient.

Vonlanthen passe la tête. C'était une veilleuse placée au bas de l'escalier, sur un guéridon que l'on apercevait à travers les branches frêles d'un palmier... mais halte-là !

Près de la veilleuse, il y avait un homme en faction, debout, qui tenait un fusil. Les avait-il vus ?

Peut-être.

Du moins, quelque chose a dû l'inquiéter, car il épaula. Bielinann était tombé à genoux contre la caisse d'un arbuste et il ne bougeait plus, le cœur comme déchainé dans sa poitrine.

Cependant, le silence et l'immobilité des choses rassuraient l'homme en faction. Il baisse son arme, mais sa tête reste tournée vers la caisse de l'arbuste.

D'effrayantes minutes s'écoulaient, dix ou quinze.

Un rayon de lune s'était glissé par une fenêtre de l'escalier.

Soudain, Bielinmann voit que le rayon se déplaçait insensiblement et que, avant quinze autres, dix autres minutes, il serait sur lui, l'éclairant en pleine face. Des gouttes de sueur tombent sur ses mains tremblantes. Son angoisse était telle qu'il était sur le point de se relever et de s'enfuir, mais se souvenant que Vonlanthen était là, il le cherchait des yeux, et il a été stupéfait de le voir, ou plutôt de le deviner qui rampait dans les ténèbres à l'abri des arbustes et des statues.

Déjà, il atteignait le bas de l'escalier, à hauteur, à quelques pas, de l'homme. Qu'allait-il faire ?

Passer quand même ? Monter seul à la délivrance du prisonnier ? Mais pourrait-il passer ?

Bielinmann ne le voyait plus et il avait l'impression que quelque chose allait s'accomplir, une chose que le silence, plus lourd, plus terrible, semblait pressentir aussi.

Et brusquement, une ombre bondit sur l'homme, la veilleuse s'éteint, le bruit d'une lutte...

Bielinmann accourt. Les deux corps avaient roulé sur les dalles. Il voulait se pencher, mais il entend un gémissement rauque, un soupir, et aussitôt un des adversaires se relève qui lui saisit le bras... C'était Vonlanthen. Ils montent deux étages et débouchent à l'entrée d'un corridor qu'un tapis recouvrait. Maintenant, c'était la quatrième porte à droite...

Ils trouvent la porte de cette chambre.

Comme ils s'y attendaient, le captif était enfermé à clé.
 Il leur a fallu une demi-heure d'efforts étouffés,
 de tentatives assourdies pour forcer la serrure.
 Enfin ils entrent. À tâtons, Bielinann découvre le lit.
 Son père dormait. Il le réveille doucement.

I: C'est moi, Isidore... et un ami... ne crains rien...
 lève-toi... pas un mot...

...

Le père s'est habillé, mais au moment de sortir, il leur dit
 à voix basse...

P: Je ne suis pas seul dans le château...

I: Ah !, qui ?, l'inspecteur Girard ?

P: Non... du moins je ne les ai pas vus...

C'est une jeune fille...

I: Mademoiselle Raymonde, sans aucun doute...

P: Je ne sais pas... je l'ai aperçue de loin plusieurs fois
 dans le parc... et puis, en me penchant de ma fenêtre,
 je vois la sienne... elle m'a fait des signes...

I: Tu sais où est sa chambre ?

P: Oui, dans ce couloir, la troisième à droite...

L: La chambre bleue... la porte est à deux battants,
 nous aurons moins de mal...

...

Très vite, en effet, l'un des battants cède. C'est le père
 Bielinann qui se charge de prévenir la jeune fille.

Dix minutes après, il sortait de la chambre avec elle et dit
 à son fils qu'il avait bien raison, que c'était Mademoiselle
 Raymonde... Ils descendent les quatre. Au bas de l'escalier,
 Vonlanthen s'arrête et se penche sur l'homme, puis
 les entraîne vers la chambre de la terrasse...

Dehors, ils sont accueillis par les deux chiens qui les accompagnent jusqu'à la poterne.

Là, Bielinann retrouve ses deux amis. La petite troupe sort du parc. Il était 3 heures du matin.

Cette première victoire ne pouvait suffire à Bielinann. Dès qu'il a installé son père et la jeune fille, il les interroge sur les gens qui résidaient au château, et en particulier sur les habitudes de Stéphane Dafflon. Il apprend ainsi que Stéphane ne venait que tous les trois ou quatre jours, arrivant le soir en automobile et repartait dès le matin.

À chacun de ses voyages, il rendait visite aux deux prisonniers, et tous deux s'accordaient à louer ses égards et son extrême affabilité. En ce moment, il ne devait pas être au château.

En dehors de lui, ils n'avaient jamais vu qu'une vieille femme, préposée à la cuisine et au ménage, et deux hommes qui les surveillaient tour à tour et qui ne leur parlaient pas. À en juger d'après leurs façons et physionomies... ils étaient deux subalternes...

I: Deux complices tout de même, ou plutôt trois, avec la vieille femme. C'est du gibier qui n'est pas à dédaigner, si nous ne perdons pas de temps...

J: Que veux-tu faire ?

I: Je vais à la Police...

J: Maintenant ?

I: Oui, restez là...

...

Il a filé jusqu'au poste de Police. Il a réveillé la gendarmerie, et mettait tout le monde au courant, et à 8 heures, il est suivi du lieutenant et de six gendarmes. Deux de ces hommes restaient en faction auprès de la roulotte. Deux autres s'établissaient devant la poterne.

Les quatre derniers, commandés par leur chef et accompagnés de Bielinann et de Vonlanthen, se dirigeaient vers l'entrée principale du château.

Trop tard. La porte était grande ouverte. Un paysan leur dit qu'une heure auparavant, il avait vu sortir une automobile. De ce fait, la perquisition n'a donné aucun résultat. Selon toute probabilité, la bande avait dû s'installer là provisoirement. Ils ont trouvé quelques habits, un peu de linge, des ustensiles de ménage, et c'est tout. Ce qui étonnait davantage Bielinann et Vonlanthen, c'était la disparition du blessé. Il n'y avait pas la moindre trace de lutte, pas même une goutte de sang sur les dalles du vestibule.

Soit toute, aucun témoignage matériel n'aurait pu prouver le passage de Stéphane Dafflon au château de l'Aiguille, et l'on aurait eu le droit de refuser les assertions de Bielinann de son père, de Vonlanthen et de Mademoiselle Raymonde, si l'on n'avait pas fini par découvrir, dans une chambre contiguë à celle que la jeune fille occupait, une demi-douzaine de bouquets admirables auxquels était épinglée la carte de Stéphane Dafflon.

Bouquets dédaignés par elle, flétris, oubliés...

L'un d'eux, outre la carte, portait une lettre que Raymonde n'avait pas vue. L'après-midi, quand cette lettre a été décachetée par le juge d'instruction, on y trouvait dix pages de prières, de supplications, de promesses, de menaces, de désespoir, toute la folie d'un amour qui n'a connu que mépris et répulsion. Et la lettre se terminait ainsi:
*je viendrai mardi soir, Raymonde. D'ici là, réfléchissez.
 Pour moi, je suis résolu à tout.*

C'était le soir même de ce jour où Bielinann venait de délivrer Mademoiselle Raymonde.
 Et quel dénouement imprévu: Mademoiselle Raymonde était vivante et libre ! Libre aussi, le père de Bielinann, celui que Stéphane Dafflon avait choisi comme otage. Et le secret de l'Aiguille, que l'on avait cru impénétrable, connu, publié, jeté aux quatre coins de l'univers !
 Vraiment la foule s'amusait. Cela se criait de partout. Pressée de questions et poursuivie par la Presse, Raymonde répondait avec la plus extrême réserve, mais la lettre était là, et les bouquets de fleurs... Stéphane Dafflon, bafoué, ridiculisé, dégringolait de son piédestal. Et Bielinann en était l'idole.

Il avait tout vu, tout prédit, tout élucidé. La déposition que Mademoiselle Raymonde qu'a faite devant le juge au sujet de son enlèvement confirmait l'hypothèse qu'avait imaginée le jeune homme. Sur tous les points, la réalité semblait se soumettre à ce qu'il la décrétait: Stéphane Dafflon avait trouvé son maître. Bielinann exigeait que son père, avant de retourner dans ses montagnes, prenne quelques mois de repos au soleil, et il le conduisit lui-même, ainsi que Mademoiselle Raymonde, aux environs de Ollon, où le comte Michel et sa fille Suzanne étaient installés pour passer l'hiver.

Le surlendemain, Vonlanthen amenait sa mère auprès de ses nouveaux amis, et ils composaient ainsi une petite colonie, groupée autour de la villa Michel, et sur laquelle veillaient nuit et jour six hommes engagés par le comte.

Au début d'octobre, Bielinann reprenait à Morges le cours de ses études et préparer ses examens.

Et la vie recommençait, calme, cette fois, et sans incident. Que pourrait-il d'ailleurs se passer ?

Un beau jour, l'inspecteur Girard a reparu. Son retour manquait totalement de prestige. C'était un cantonnier qui l'avait ramassé endormis et ligoté devant la mairie.

Après une semaine de complet ahurissement, il parvient à reprendre ses esprits et racontait qu'il avait accompli un charmant voyage. Cette mise en liberté était l'aveu de la défaite.

Ensuite, un évènement la rendait encore plus éclatante: les fiançailles de Louis Vonlanthen et de Mademoiselle Raymonde. Dans l'intimité que créaient entre eux les conditions actuelles de leur existence, les deux jeunes gens s'étaient épris l'un de l'autre. Vonlanthen aimait le charme mélancolique de Raymonde, et celle-ci, blessée par la vie, avide de protection, subissait la force et l'énergie de celui qui avait contribué si vaillamment à son salut.

On attendait le jour du mariage avec une certaine anxiété, mais la cérémonie s'est accomplie au jour et à l'heure fixés, et Mademoiselle Raymonde est devenue Madame Vonlanthen.

Quinze jours plus tard, un banquet n'a pas manqué d'être une apothéose charmante et simple, parce que Bielinann en était le héros. Sa présence a suffi à remettre les choses au point. Il se montrait modeste comme à l'ordinaire, un peu gêné des éloges, mais aussi très ému.

Soudain, une voix se fait entendre à l'extrémité de la salle, quelqu'un qui gesticulait en agitant un journal. Le père Bielinann prend le journal et le tend à son fils. Tous voulaient savoir... Bielinann, debout, face au public, cherchait dans le journal l'article qui suscitait un tel vacarme.

Ayant aperçu un titre souligné au crayon bleu, il lève la main pour réclamer le silence, et il l'a lu d'une voix que l'émotion altérait de plus en plus ces révélations stupéfiantes qui réduisaient à néant tous ses efforts, bouleversaient ses idées sur le château de l'Aiguille creuse et marquaient la vanité de sa lutte contre Stéphane Dafflon...

Lettre ouverte de M. Massiban, de la Faculté de lettres.

Monsieur le Directeur,

Le 17 mars, un tout petit livre a été publié à Yverdon avec ce titre : LE MYSTÈRE DE L'AIGUILLE CREUSE.
Toute la vérité dénoncée pour la première fois. 100 exemplaires imprimés par moi-même et pour l'instruction de l'affaire...

Tout était mis à plat, et cette fois, c'est à nouveau le grand Stéphane Dafflon qui avait le beau rôle, se jouant de tous les acteurs, dont la plupart étaient dans la salle.

Depuis le passage concernant le château de l'Aiguille, ce n'était plus Bielinann qui en faisait la lecture. Comprenant sa défaite, écrasé sous le poids de l'humiliation subie, il avait lâché le journal et il s'était effondré sur sa chaise, le visage enfoui dans ses mains.

Haletante et secouée d'émotion par cette incroyable histoire, la foule s'était rapprochée peu à peu et maintenant se pressait autour de lui.

On attendait avec une angoisse frémissante les mots qu'il allait répondre, les objections qu'il allait soulever.

Il ne bougeait pas. D'un geste doux, Vonlanthen lui prend et décroise les mains et lui relève sa tête.

Isidore Bielinann pleurait.

...

Chapitre 7 : le traité de l'Aiguille

Isidore n'est pas retourné au lycée. Il ne voulait plus y aller avant la fin de la guerre qu'il a déclarée à Stéphane Dafflon. Il se l'est juré tout bas, pendant que ses amis l'emportaient en voiture, tout défaillant et meurtri. Était-ce une guerre absurde et illogique ? Que peut-il faire, lui, enfant isolé et sans armes, contre ce phénomène ?

Isidore a de nouveau accepté l'hospitalité de son camarade. Dans sa chambre, les coudes plantés droit sur la table, les deux poings sous son menton, il regardait son image que lui renvoyait le miroir. Il lui faut réfléchir et comprendre. Ses yeux ne quittaient pas ses yeux dans le miroir, comme s'il espérait doubler la force de sa pensée en contemplant son image pensive, et trouver au fond de cet être-là l'insoluble solution qu'il ne trouve pas en lui.

Durant deux heures, il restait ainsi. Et c'est peu à peu que, la question s'offre à son esprit toute sèche, toute nue, avec la rigueur d'une équation.

Oui, il s'est trompé.

Oui, son interprétation du document est fausse.

Le mot "aiguille" ne visait pas le château de la vallée creuse. Et, de même, le mot "demoiselles" ne peut pas s'appliquer à Raymonde et à sa cousine.

Tout est donc à refaire, mais comment ?

Après avoir pris quelques instants de repos, Bielinann interroge le père de son ami, collectionneur émérite, appelé souvent comme expert à titre officieux, et que, récemment encore, le directeur d'un des musées consultait pour l'établissement de son catalogue. Il lui fallait un exemplaire du fameux livre, et il n'y avait qu'un seul endroit où le trouver: la bibliothèque nationale à Berne.

De Fribourg à Berne, en un rien de temps, le train l'y a emmené. Arrivé devant les locaux de la bibliothèque, des voix saluaient son arrivée. À son grand étonnement, il a reconnu toute la troupe des reporters qui suivaient l'affaire. Ils entrent ensemble. Le directeur se met à leur disposition. Il leur montre un pauvre volume, sans le moindre ornement, et qui n'avait rien de royal. Un peu d'émotion tout de même les a envahis à l'aspect de ce livre. Ils n'osaient le prendre et le fouiller, comme s'ils avaient eu l'impression d'un sacrilège.

Bielinann prend le livre d'un geste anxieux. La description correspondait bien à celle de l'auteur de la brochure: une couverture de parchemin sali, noirci, usé par places, et, au-dessous, la vraie reliure en cuir rigide. Avec quel frisson Bielinann s'est inquiété pour la poche dissimulée ! Était-ce une fable ?

À la première page, sur la partie supérieure du livre, pas de cachette... Mais à la dernière page, ayant un peu forcé l'ouverture du livre, il voit tout de suite que le parchemin se décollait de la reliure.

Il y glisse les doigts... Quelque chose, oui, il sent quelque chose... un papier... Il tire une feuille, pliée en deux.

Il le lit, mais Bielinmann a poussé une exclamation de stupeur. Sous la signature, il y avait... il y avait, à l'encre noire, deux mots soulignés d'un parafe... deux mots :
Stéfane Dafflon.

Tous saisissent la feuille, et le même cri s'échappait aussitôt... Puis un silence les réunit. Cette double signature découverte au fond du livre, cette relique où dormait, depuis plus d'un siècle. Tout cela était d'un tragique morne et déconcertant...

I: Oui, l'ami qui n'a pas su comprendre l'appel désespéré de la mourante. Il a vécu avec le souvenir que lui avait envoyé celle qu'il aimait, et il n'a pas deviné la raison de ce souvenir. Il a tout découvert, lui... et il a pris...

...: Il a pris quoi ?

I: Le document, parbleu ! Le document, et c'est ce que j'ai tenu entre mes mains. Même apparence, même configuration, mêmes cachets rouges. Je comprends pourquoi il n'a pas voulu me laisser un document dont je pouvais tirer parti...

...: Et alors ?

I: Et alors, puisque le document dont je connais le texte authentique, puisque j'ai vu la trace des cachets rouges, puisque par ce mot, que tout le récit de la brochure reproduite par Monsieur Massiban est authentique, puisqu'il existe vraiment un problème historique de l'Aiguille creuse, je suis sûr de réussir...

...: Comment ? Authentique ou non, le document, si vous ne parvenez pas à le déchiffrer, ne sert à rien puisque le livre qui en donnait l'explication...

I: Oui, mais l'autre exemplaire, arraché aux flammes par le capitaine des gardes n'a pas été détruit...

...: Qu'en savez-vous ?

I: Possesseur du secret, le capitaine des gardes commence par en livrer des parcelles dans le journal que retrouve son arrière-petit-fils. Puis le mot de l'énigme, il ne le donne pas. Pourquoi ? Parce que la tentation d'user du secret s'infiltré peu à peu en lui, et qu'il y succombe. La preuve ? Son assassinat. La preuve ?

...

Le magnifique joyau découvert sur lui et qu'il avait tiré de tel trésor royal dont la cachette, inconnue de tous, constitue précisément le mystère de l'Aiguille creuse.

Stéfane Dafflon me l'a laissé entendre: il ne mentait pas.

...: De sorte que vous concluez ?

I: Je conclus qu'il faut faire autour de cette histoire le plus de publicité possible, et qu'on sache par tous les journaux que nous recherchons un livre intitulé le Traité de l'Aiguille. Peut-être le dénichera-t-on au fond d'une quelconque bibliothèque, ailleurs...

...

Tout de suite, la note a été rédigée, et tout de suite, sans même attendre qu'elle produise un résultat, Bielmann s'est mis à l'oeuvre.

Un commencement de piste se présentait: l'assassinat avait eu lieu aux environs de Roinont. Le jour même, il se rend dans cette ville. Certes, il n'espérait pas reconstituer un crime perpétré deux-cents ans auparavant. Mais, tout de même, il y a certains forfaits qui laissent des traces dans les souvenirs, dans les traditions des pays.

Les chroniques locales les recueillaient.

Un jour, un tel intello, un tel amateur de vieilles légendes, un tel évocateur des petits incidents de la vie passée, en fait l'objet d'un article de journal ou d'une communication à l'académie de son chef-lieu. Il en voit trois ou quatre. Avec l'un d'eux, surtout, un vieux notaire, il furetait, il compulsait les registres de l'ancienne prison.

Aucune note ne faisait allusion à l'assassinat d'un garde. Il ne se décourageait pas et continuait ses recherches à Fribourg, la capitale où, peut-être, avait eu lieu l'instruction de l'affaire. Ses efforts n'aboutissaient pas, mais l'idée d'une autre piste le lançait dans une nouvelle direction. Était-il impossible de connaître le nom de ce garde dont le petit-fils et dont l'arrière-petit-fils avait servi dans l'armée ?

À force de patience, il finit par établir une liste où deux noms offraient une similitude presque complète: Lapeyre et Lepaire. C'était déjà un point important. Il le précisait par un message qu'il communiquait aux journaux, demandant si on pouvait lui fournir des renseignements sur ce Lapeyre ou ses descendants.

C'est Monsieur Massiban, le Massiban de la brochure, qui lui répondait. Il avait retrouvé par chance ou par hasard que la famille Lepaire avait fait changer de noms à leurs enfants pour leur assurer un meilleur avenir. Lapeyre était bien le nom du garde. Il ajoute qu'il ne publiera pas ses découvertes.

C'était aussi l'avis de Bielmann. Il allait même plus loin: deux journalistes le harcelant ce matin-là, il leur donnait les informations les plus fantaisistes sur son état d'esprit et sur ses projets. L'après-midi, il court en hâte chez Massiban.

À sa grande surprise, il apprend que Massiban venait de partir à l'improviste, lui laissant un mot au cas où il se présenterait...

Je reçois un message qui me donne quelque espoir. Je pars donc, et je resterais à Romont. Vous pourrez prendre le train du soir et, à Romont, changez de train et continuez jusqu'à la petite station de Mézières. Nous nous retrouverons au château, situé au centre du village.

Le programme plaisait à Bielmann et surtout l'idée qu'il arriverait au château en même temps que Massiban, car il redoutait quelque gaffe de la part de cet homme inexpérimenté. Il rentrait chez son ami et passait le reste de la journée avec lui. Le soir, il prenait le train. À 18 heures, il débarquait à Mézières. Il fait à pied, un bon kilomètre.

Il pouvait demander à tout le monde. Ce n'était pas loin, juste à droite. Isidore sentait son cœur battre en approchant. Touchait-il réellement au terme de sa course ? Le château contenait-il la clé du mystère ?

Il n'était pas sans crainte. Tout cela lui semblait trop beau, et il se demandait si, cette fois encore, il n'obéissait pas à un plan infernal, combiné par Stéphane Dafflon, si Massiban n'était pas, par exemple, un instrument de son ennemi. Il éclatait de rire. Il se faisait une nouvelle série de scénarios dont il était le jouet. Enfin, il arrive devant une bâtisse massive. Était-ce là, le château ?

De toute évidence, oui, et joyeusement, plein de confiance, Bielinmann sonne... et on l'accueille...

...: Bonjour, Monsieur désire ?

I: Monsieur de Mézières peut-il me recevoir ?

...: Ha !, vous vous croyez où ?, au temps des rois...

le château est un musée, le musée des tapisseries...

I: Oh... mais puis-je voir quelqu'un ?

...: Hum... attendez...

...

Bielinmann tend sa carte. La dame s'en va et revient...

...: Monsieur... vous pouvez entrer...

I: Merci, dites, est-ce qu'il n'y a pas déjà quelqu'un qui l'a demandé, un monsieur à barbe blanche, un peu routé ?

...: Hum... oui, ce monsieur est arrivé il y a 10 minutes, je l'ai introduit dans le petit salon. Si Monsieur veut bien me suivre également...

I: Tout de suite...

...

L'entrevue de Massiban et de Bielinmann a été tout à fait cordiale. Isidore remerciait le vieillard des renseignements de premier ordre qu'il lui devait, et Massiban lui exprimait son admiration de la façon la plus chaleureuse.

Puis ils échangèrent leurs impressions sur le document, sur les chances qu'ils avaient de découvrir le livre, et Massiban répétait ce qu'il avait appris sur le château de Mézières.

Le maître des lieux était un homme de soixante ans qui, veuf depuis de longues années, vivait retiré avec sa fille, laquelle venait d'être cruellement frappée par la perte de son mari et de son fils aîné, morts des suites d'un accident d'auto.

La femme était de retour et annonçait que le maître allait les recevoir. La femme les a conduits au premier étage, dans une vaste pièce aux murs étonnants, revêtus de splendeurs perdues. La pièce était simplement meublée d'un petit bureau et d'une table couverte de papiers et de registres.

Le maître les accueille avec beaucoup d'affabilité et ce grand besoin de parler qu'ont souvent les personnes trop solitaires. Ils ont eu beaucoup de mal à exposer l'objet de leur visite...

R: Ah, oui, je sais, maintenant, il s'agit d'un livre où il est question d'une Aiguille, et qui me viendrait d'un ancêtre ?

M: En effet...

...

R: Je vous dirai que mes ancêtres et moi nous sommes brouillés. On avait de drôles d'idées en ce temps-là. Moi, j'ai rompu avec le passé...

I: Oui, mais n'avez-vous aucun souvenir d'avoir vu ce livre ?

R: Mais si !, je vous l'ai fait savoir...

...

Il s'était adressé à Massiban, qui, agacé, allait et venait dans la pièce et regardait par les autres fenêtres...

R: Mais si !... ou du moins il semblait à ma fille qu'elle avait vu ce titre parmi les quelques milliers de bouquins qui encombraient la bibliothèque. Car, pour moi, la lecture... Je ne lis même pas les journaux...

Ma fille, quelquefois, et encore ! pourvu que son petit Georges, le fils qui lui reste, se porte bien ! et pourvu que mon fermage rende, que mes baux soient en règle !

...

R: Vous voyez mes registres... je vis là-dedans, Messieurs...
et j'avoue que j'ignore absolument le premier mot de
cette histoire, dont vous m'avez entretenu par lettre,
Monsieur Massiban...

...

I: Pardon, Monsieur, mais alors, ce livre...

R: Ma fille l'a cherché... et elle le cherche depuis hier...

I: Eh bien ?

R: Eh bien elle l'a retrouvé, elle l'a retrouvé,
il y a une heure ou deux, quand vous êtes arrivés...

I: Et où est-il ?

R: Où il est ? Mais... ah, oui, elle l'a posé sur
le guéridon... tenez... là-bas...

...

Isidore bondit. Au bout de la petite table, sur un fouillis
de paperasses, il y avait un petit livre recouvert de maroquin
rouge...

M: Eh bien ?

I: Je l'ai... le voilà... maintenant, ça y est...

M: Mais le titre... êtes-vous sûr !

I: Eh parbleu !, tenez !

...

Il montre les lettres d'or gravées dans le maroquin
" *Le mystère de l'Aiguille creuse* "...

I: Êtes-vous convaincu ? Sommes-nous enfin
les maîtres du secret ?

M: La première page... Qu'y a-t-il en première page ?

I: Lisez: " *Toute la vérité dénoncée pour la première fois.
Cent exemplaires imprimés par moi-même et pour
l'instruction de la Cour.* "

M: C'est cela, c'est cela, c'est le livre même qui a condamné...

...

Ils le feuilletèrent. La première moitié racontait les explications données par le capitaine de Lapeyre dans son journal. Bielinann avait hâte d'arriver à la solution. Massiban se passionnait sur les détails historiques, et Bielinann protestait avoir tout le temps, après... voyons d'abord l'explication.

Soudain Bielinann s'interrompt. Le document !

Au milieu d'une page, à gauche, ses yeux voyaient les cinq lignes mystérieuses de points et de chiffres.

D'un regard il constatait que le texte était identique à celui qu'il avait tant étudié. Même disposition des signes... mêmes intervalles permettant d'isoler le mot "demoiselles" et de déterminer séparément l'un de l'autre les deux termes de l'Aiguille creuse.

Une petite note précédait: tous les renseignements nécessaires ont été réduits en un petit tableau retranscrit ci-dessous.

Puis venait l'explication même du document.

Il fallait connaître l'énigme pour la déchiffrer.

La quatrième ligne indiquait des mesures, alors que les trois premières énonçaient le concept le l'Aiguille creuse, mais la première était conçue pour se venger, et cela avait été volontaire.

Mais la suite... les deux pages suivantes avaient été arrachées. Bielinann tremblait, tout secoué de rage et de déception.

Massiban se penche...

M: C'est vrai... il reste les brides de deux pages, comme des onglets. Les traces semblent assez fraîches. Ça n'a pas été coupé, mais arraché... arraché violemment... Tenez, toutes les pages de la fin portent des marques de froissement...

I: Qui ?, qui ?, un domestique ?, un complice ?

M: Cela peut remonter tout de même à quelques mois...

I: Quand même... il faut que quelqu'un ait déniché, ait pris ce livre... Voyons, vous, Monsieur, vous ne savez rien ?... vous ne soupçonnez personne ?

R: Nous pourrions interroger ma fille...

I: Oui... c'est cela... peut-être saura-t-elle...

...

Le maître fait appel. Quelques minutes après, une femme jeune entrait. Elle avait la physionomie douloureuse et résignée...

I: Vous avez trouvé ce livre en haut, Madame, dans la bibliothèque ?

V: Oui, dans un paquet de volumes, qui n'était pas déficelé...

I: Et vous l'avez lu ?

V: Oui, hier soir...

I: Quand vous l'avez lu, les deux pages qui sont là manquaient-elles ? Rappelez-vous, les deux pages qui suivent ce tableau de chiffres et de points ?

V: Mais non, mais non, il ne manquait aucune page...

I: Cependant, on les a déchirées...

V: Mais le livre n'a pas quitté ma chambre, cette nuit...

I: Ce matin ?

...

V: Ce matin, je l'ai descendu moi-même ici quand on a annoncé l'arrivée de Monsieur Massiban...

I: Mais alors ?

V: Alors, je ne comprends pas... à moins que... mais non... Georges... mon fils... ce matin... Georges a pu jouer avec ce livre...

...

Elle sort précipitamment, accompagnée de Bielinann, de Massiban et du père. L'enfant n'était pas dans sa chambre. Ils le cherchent de tous côtés.

Enfin, on le trouvait qui jouait derrière le château.

Bielinann a saisi le bras de Madame, et, suivi du père et de Massiban, il la ramène au salon...

I: Le livre est incomplet, deux pages ont été arrachées... mais vous les avez lues, n'est-ce pas ?

V: Oui...

I: Vous savez ce qu'elles contenaient ?

Vous pourriez nous le répéter ?

V: Parfaitement, j'ai lu tout le livre avec beaucoup de curiosité, mais ces deux pages surtout m'ont frappée, étant donné l'intérêt des révélations...

I: Eh bien, parlez, Madame, parlez, je vous en supplie.

Ces révélations sont d'une importance exceptionnelle !

V: Oh !, c'est bien simple, l'Aiguille creuse veut dire...

...

À ce moment, la dame de l'accueil entre...

...: Une lettre pour Madame...

R: Tiens... le facteur est passé...

...: C'est un gainin qui me l'a remise...

...

Elle la décachète, la lit, et porte la main à son cœur, prête à tomber, livide et terrifiée... Le papier a glissé. Bielinann le ramasse et, sans même s'excuser, il lit...

I: Taisez-vous... sinon, votre fils ne se réveillera pas...

V: Mon fils... mon fils...

...

Elle bégayait, si faible qu'elle ne pouvait même pas aller au secours de celui qu'on menaçait...

I: Ce n'est pas sérieux... c'est une plaisanterie... voyons, qui aurait intérêt ?

M: À moins que ce soit Stéphane Dafflon...

...

Bielinann lui fait signe de se taire. Il le savait bien, parbleu, que l'ennemi était là, de nouveau, attentif et résolu à tout, et c'est pourquoi justement il voulait arracher à Madame les mots si longtemps attendus...

I: Je vous en supplie, Madame, remettez-vous...

Nous sommes tous là... il n'y a aucun péril...

...

Allait-elle parler ? Il l'espérait vivement.

Elle balbutie quelques syllabes, mais la porte s'ouvre encore.

La bonne était revenue. Elle semblait bouleversée...

...: Monsieur Georges... Madame...

D'un coup, la mère retrouvait toutes ses forces.

Plus vite que tous, et poussée par un instinct qui ne trompait pas, elle dégringole les marches de l'escalier, traverse le vestibule et court vers la terrasse. Là, sur un fauteuil, le petit Georges était étendu, immobile...

V: Eh bien quoi !, il dort !...

...: Il s'est endormi subitement, Madame. J'ai voulu l'en empêcher, le porter dans sa chambre. Il dormait déjà, et ses mains... ses mains étaient froides...

V: Froides !, ... oui, c'est vrai... ah ! mon Dieu, mon Dieu...
pourvu qu'il se réveille !

...

Bielmann glisse ses doigts dans une de ses poches, saisit son revolver pour le sortir brusquement et il vise Massiban. D'avance, pour ainsi dire, comme s'il épiait les gestes du jeune homme, Massiban avait esquivé le coup. Mais déjà, Bielmann s'était élancé sur lui en criant à tout va...

I: À moi !, c'est Stéphane Dafflon !...

Sous la violence du choc, Massiban est renversé sur un des fauteuils d'osier. Au bout de quelques secondes, il se relève, laissant Bielmann étourdi, suffoquant et tenant dans ses mains le revolver du jeune homme...

M: Bien... parfait... ne bouge pas... t'en as pour deux ou trois minutes... pas davantage... Mais vrai, tu as mis le temps à me reconnaître !

...

Il se redresse, et d'aplomb maintenant sur ses jambes, le torse solide, l'attitude redoutable, il ricane en regardant les domestiques pétrifiés et le père ahuri...

M: Isidore, t'as fait une boulette. Si tu ne leur avais pas dit que j'étais Stéphane Dafflon, ils me sautaient dessus. Et des gaillards comme ceux-là, bigre, un contre quatre ! Allons, mes enfants, n'ayez pas peur... je ne vous ferai pas de bobo... tenez, voulez-vous un bout de sucre d'orge ? Ça vous remontera. Ah !, toi, par exemple, tu vas me rendre mon billet de cent francs. Oui, oui, je te reconnais. C'est toi que j'ai payé tout à l'heure pour porter la lettre à ta maîtresse... Allons, vite, mauvais serviteur...

...

Il prend le billet bleu que lui tendait le domestique et le déchire en petits morceaux...

M: L'argent de la trahison me brûle les doigts !

Il enlève son chapeau et s'incline très bas devant Madame...

M: Me pardonnez-vous, Madame ? Les hasards de la vie, de la mienne surtout, obligent souvent à des cruautés dont je suis le premier à rougir...

M: Mais soyez sans crainte pour votre fils, c'est une simple piqure au bras que je lui ai faite, pendant qu'on l'interrogeait. Dans une heure, tout au plus, il n'y paraîtra plus... Encore une fois, toutes mes excuses, mais j'ai besoin de votre silence...

...

Il la salue de nouveau, remercie le père de son aimable hospitalité, allume une cigarette, en offre une au père, donne un coup à son chapeau et dit doucement à Bielinann: " Adieu, Bébé ! "...

Puis il s'en va tranquillement en lançant des bouffées de cigarette vers les domestiques...

Bielinann a attendu quelques minutes. Madame, plus calme, veillait son fils. Il s'avance vers elle dans le but de lui adresser un dernier appel. Leurs yeux se croisèrent. Il ne dit rien. Il avait compris que jamais, maintenant, quoiqu'il arrive, elle ne parlerait. Là encore, dans ce cerveau de mère, le secret de l'Aiguille creuse était enseveli. Alors il renonce et s'en va.

Il était 10 heures et demie. Il y avait un train à 11 heures 50. Lentement, il a suivi l'allée du parc et s'engage sur la route qui le menait à la gare.

M: Eh bien, qu'en dis-tu, de celle-là ?

C'était Massiban, ou plutôt Stéphane Dafflon, qui surgissait du bois contigu à la route...

M: Est-ce que ton vieux camarade sait danser sur la corde raide ? Je suis sûr que t'en reviens pas, hein ? et que tu te demandes si le nommé Massiban, membre de la faculté des Lettres, a jamais existé ? Mais oui, il existe. On te le fera voir même, si t'es sage. Mais d'abord, que je te rende ton révolver... Tu regardes s'il est chargé ? Parfaitement, mon petit. Cinq balles qui restent, dont une seule suffirait à m'envoyer ad patres... Eh bien, tu le mets dans ta poche ? ...

M : À la bonne heure... J'aime mieux ça que ce que tu as fait là-bas... Vilain, ton petit geste !
 Mais, quoi, on est jeune, on s'aperçoit tout à coup, un éclair !, qu'on a été roulé une fois de plus, et à trois pas... pfffft, on tire... Je ne t'en veux pas, va... la preuve, c'est que je t'invite à prendre place dans mon automobile. Ça colle ?

...

Stéfane a sifflé. Le contraste était délicieux entre l'apparence vénérable du vieux Massiban, et la gaminerie de gestes et d'accent que Stéfane Dafflon affectait. Bielinmann n'a pas pu s'empêcher de rire...

Stéfane a sauté de joie en le voyant rire... mais il lui réservait autre chose... et il risque bien de pleurer. Il tente de lui apprendre comment il a suivi son enquête, en reprenant symboliquement les étapes pour en venir cher vieux notaire... et pour la peine, il lui demande de rire, car lui ne peut s'en empêcher.

Puis une voiture approchait. Stéfane Dafflon saisit brusquement le bras de Bielinmann et, d'un ton froid, les yeux dans les yeux... il lui demande de se tenir tranquille, qu'il n'a pas à perdre son temps avec lui et de suivre les autres bandits du monde. Il le secouait pour lui imposer sa volonté. Puis il ricane...

S: Imbécile que je suis ! Toi me fiché la paix ?
 T'es pas de ceux qui flanchent... Ah, je ne sais pas ce qui me retient... En deux temps et trois mouvements, tu serais ficelé, bâillonné... et dans deux heures, à l'ombre pour quelques mois...

...

S: Et j'en ai une pour toi... Et puis quoi, c'est pas encore fait. D'ici à ce que tu aies mis le doigt dans le creux de l'Aiguille, il passera de l'eau sous le pont... Que diable ! Il m'a fallu 10 jours. Il te faudra bien 10 ans. Il y a de l'espace, tout de même, entre nous deux...

...

L'automobile était une grande et belle voiture. Stéphane ouvre la portière. Bielinmann pousse un cri. Dans la limousine, il y avait un homme et cet homme, c'était Stéphane Dafflon, ou plutôt, Massiban. Il éclatait de rire, comprenant soudain. Stéphane lui dit...

S: Ne te retiens pas, il dort bien. Je t'avais promis que tu le verrais. Tu t'expliques maintenant les choses ? Vers minuit, je savais votre rendez-vous au château. À 7 heures ce matin, j'étais là. Quand Massiban est passé, je n'ai eu qu'à le cueillir... Et puis, une petite pigure... ça y était ! Dors, mon bonhomme... On va te déposer sur le talus... En plein soleil, pour ne pas avoir froid... Allons-y... bien... parfait... À merveille... Et notre chapeau à la main !.. un p'tit sou, s'il vous plaît... Ah !, mon vieux Massiban !

...

C'était vraiment d'une bouffonnerie énorme que de voir l'un en face de l'autre les deux Massiban, l'un endormi et branlant la tête, l'autre sérieux, plein d'attentions et de respect...

S: Et maintenant, les enfants, filons en quatrième vitesse... Tu entends, mécano, du 120 à l'heure. En voiture, Isidore...

S: Il y a séance plénière de l'Institut aujourd'hui, et Massiban doit lire, à 3 heures et demie, un petit mémoire sur je ne sais pas quoi. Eh bien, il le leur lira, son petit mémoire.

...

Je vais leur servir un Massiban complet, plus vrai que le vrai, avec mes idées à moi sur les inscriptions lacustres. Pour une fois où je suis de l'Institut... Plus vite, Chauffeur, nous ne faisons que du 110... T'as peur, t'oublies donc que t'es avec Stéphane Dafflon?... Ah !, Isidore, et l'on ose dire que la vie est monotone, mais la vie est une chose adorable, mon petit, seulement, il faut savoir... et moi, je sais... Si tu crois que c'était pas à crever de joie tout à l'heure, au château, quand tu bavardais avec le vieux et que moi, collé contre la fenêtre, je déchirais les pages du livre historique ! Et après, quand tu interrogeais la Madame sa fille sur l'Aiguille creuse ! Allait-elle parler ?

...

Oui, elle parlerait... non, elle ne parlerait pas... oui... non... J'en avais la chair de poule... Si elle parlait, c'était ma vie à refaire, tout l'échafaudage détruit... La bonne arriverait-elle à temps ? Oui... non... le voilà... Mais Bielinann va me démasquer ? Jamais !, trop gourde ! Si... non... voilà, ça y est... non, ça y est pas... si... il me reluque... ça y est... il va prendre son revolver... Ah !, quelle volupté !... Isidore, tu parles trop... Dormons, veux-tu ? Moi, je tombe de sommeil... bonsoir...

...

Bielinann le regardait. Il semblait presque dormir. Il dormait. L'automobile se ruait vers un horizon sans cesse atteint au-devant et toujours fuyant à l'arrière.

Il n'y avait plus ni villes, ni villages, ni champs, ni forêts, rien que de l'espace, de l'espace dévoré, englouti. Pourvu qu'il n'y ait pas de contrôle.

Longtemps, Bielinann a regardé son compagnon de voyage avec une curiosité ardente, et aussi avec le désir de le pénétrer, à travers le masque qui le couvrait, jusqu'à sa réelle physionomie. Et il songeait aux circonstances qui les enfermaient ainsi l'un près de l'autre dans l'intimité de cette automobile. Mais, après les émotions et les déceptions de cette matinée, fatigué à son tour, il s'endort aussi.

...

Quand Isidore s'est réveillé, Stéphane Dafflon lisait. Bielinann se penche pour voir le titre du livre...

S: Ce n'est pas ton livre... oh, tu veux lire ?

...

I: Non, merci bien...

...

S: Veux-tu déjeuner ?

I: J'aimerais mieux ça...

S: Pas de problème... Chauffeur !?

...: Oui, patron ?

S: Arrête-toi au prochain restaurant !

...: Okay, patron !

S: Tu vois, il suffit de demander gentiment...

...

... à suivre dans le prochain épisode...

